

Christophe EOCHE-DUVAL

Monsieur le Bon Samaritain



Préface de

Mgr Jean-Michel di Falco Léandri

Préface

La parabole du Bon Samaritain a beaucoup inspiré les artistes, il suffit de penser aux vitraux de nos églises. En revanche, la parabole du Christ que Luc rapporte est moins présente dans la littérature, encore moins dans le domaine du théâtre, ce qui fait toute l'originalité de l'œuvre de Christophe Eoche-Duval est originale.

L'auteur a raison de souligner dès les premières lignes de sa pièce que le Bon Samaritain est très célèbre ! C'est peut-être une des paraboles des Evangiles les plus connues, que se soient des croyants ou même des non croyants. Beaucoup méconnaissent la parabole exacte, tant l'expression « *faire le Bon Samaritain* » est devenue populaire !

Cette parabole correspond parfaitement au message de l'évangile de Luc car c'est le message de l'universalité du devoir de miséricorde. Le choix d'un « samaritain » n'est pas dû au hasard. Les Juifs, au temps de Jésus, les considéraient comme des étrangers, pire, comme des hérétiques. Même les apôtres s'étonneront un jour que le Christ s'adresse à une samaritaine ! Le Bon samaritain préfigure l'universalité de l'Eglise du Christ, qui s'adresse à toutes les Nations, en même temps que cette parabole ouvre l'espérance du salut pour tous ceux qui sont des bons samaritains, quel que soient leur origine sociale, et même leur confession d'origine.

Assurément, l'auteur a eu raison d'être inspiré par cette parabole si riche de sens. Ce n'est pas pour rien que le pape Benoît XVI, dans son récent livre « **Jésus de Nazareth** » l'a retenue parmi les trois plus belles paraboles de l'Evangile. Elle est en effet la clé de voûte de l'amour auquel nous appelle Jésus et que l'on retrouve dans l'espérance des Béatitudes : « *Heureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde* ».

Merci à l'auteur d'avoir transformé cette parabole en pièce de théâtre et de lui avoir donné vie, non sans un certain humour. Il imagine que notre Bon samaritain n'est pas qu'une parabole et qu'il arrive en chair et en os aux portes du paradis, mi-râleur mi-désabusé. Bien sûr que le Bon samaritain existe, de tout temps, de toutes races ou conditions ; il en existe parmi les chrétiens et, Dieu soit loué, parmi les non chrétiens et les non croyants ! Alors, pourquoi n'aurait-il pas existé au temps du Christ ? Jésus s'est peut-être inspiré d'un récit véridique...

L'auteur s'amuse à imaginer que « Monsieur le Bon Samaritain » s'est retrouvé par hasard à faire le « bon samaritain » et que le sort s'acharne contre lui, l'incitant à continuer de le faire, bien malgré lui. C'est tous les jours que nous empruntons, sans le savoir, la route de Jéricho. Une route facile puisqu'elle descend. Ce sont les pires chemins, on se laisse toujours aller dans la pente. C'est pourquoi le Bon Dieu y place toujours un « prochain », comme pour nous retenir de chuter. Des hommes et des femmes, des étrangers, des non chrétiens, des gens différents de nous, qui nous demandent à manger, à boire, de les accueillir, de les visiter, pour que le roi du Ciel puisse nous répondre : « *Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites.* »

Mgr Jean-Michel di Falco Léandri

Monsieur le Bon Samaritain

Texte de : Christophe EOCHE-DUVAL

N.D.L.A. : Que Jésus me pardonne de Lui avoir emprunté quelques formules et m'en avoir inspiré d'autres...



Le Bon Samaritain
par Ferdinand Hodler

Un homme, revêtu d'une aube blanche, pénètre dans une grande pièce toute blanche, absolument vide, à l'exception d'un banc, blanc, double, à dossier. Il regarde autour de lui, interloqué et méfiant, sans apercevoir un enfant, blond, allongé sur ce banc, lui aussi vêtu de blanc. L'apercevant, il sursaute.

L'Ange (A) (*se redressant*): Bonjour, Monsieur le Bon Samaritain, je vous attendais. Venez-vous asseoir.

Le Bon Samaritain (BS) (*interloqué*): Mais, mais qui êtes-vous et comment m'avez-vous appelé ?

A : Je suis un ange, pour vous servir, et je suis enchanté de faire votre connaissance. J'ai tellement entendu parler de vous.

BS (*s'asseyant*) : Entendu parler de moi ?!

A : Oh oui, vous êtes très connu, sur Terre comme au Ciel.

BS : Et comment je vous prie ?

L'ange sort de son aube un petit livre et se met à le lire.

A : « Mais, le légiste voulant se justifier, dit à Jésus : 'Et qui est-ce mon prochain ?' Jésus reprit : 'Un homme descendait de Jérusalem à Jérico, et il tomba au milieu des brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Un prêtre, par hasard, (**BS**, entre ses dents : *Tu parles*), descendait par ce chemin ; il le vit, prit l'autre côté de la route et passa (**BS**, entre ses dents : *L'enfoiré*). Pareillement, un Lévite, survenant en ce lieu, le vit, prit l'autre côté de la route et passa (**BS**, entre ses dents : *Beau salaud*). Mais un samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fût touché de compassion. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le conduisit à l'hôtellerie et prit soin de lui (**BS**, entre ses dents : *C'est moi !*). Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôtelier en disant : 'Aie soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, c'est moi qui le paierai

lors de mon retour'...(BS, entre ses dents : *J'en reviens pas, c'est bien ma mésaventure qu'il raconte*).

BS (*fort*) : Mais qui a écrit ça ?

A : Luc. Luc d'Antioche, fidèle compagnon de route de saint Paul.

BS : Jamais connu ces deux mecs là...J'ai connu Luc l'aveugle, il savait pas écrire. ...Qu'est-ce que c'est que ce bouquin et c'est quoi cette histoire qui parle de moi ?

A : Je viens de vous lire le chapitre 10 verset 29 de l'Évangile selon saint Luc. J'admire tellement ce que vous avez fait.

BS : L'Évangile ? Selon saint Luc ? ...Continuez à lire.

A : « 'Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ?' Le légiste répondit : 'celui-là qui a pratiqué la miséricorde à son égard'. Et Jésus lui dit : 'Va et toi aussi, fais de même. »

BS : Connais pas ce Jésus. Mais lisez, continuez donc, je veux connaître « la suite », ça va devenir intéressant (*l'ange est interloqué, le BS insiste avec un signe d'injonction*). Lis, c'est un ordre !

A : C'est fini. Après on ne parle plus de vous. Oh, ne vous vexez pas, c'est suffisant pour avoir fait de vous un homme célèbre. Tout le monde n'est pas cité dans les Évangiles, je vous assure...

BS (*en colère*) : Ah il n'y a pas de suite ! Oh je suis célèbre ! Et en plus, faudrait pas que je me plaigne ! Et d'abord, où suis-je ?

A : Mais aux Portes du Paradis.

BS (*se levant et regardant tout autour de lui*) : Aux Portes du Paradis, ben voyons, pincez-moi. Je suis en plein rêve...Et comment m'avez-vous appelé tout à l'heure ?

A : Monsieur le Bon Samaritain, c'est sous ce nom que tout le monde vous connaît. Je suis désolé, l'Évangile ne précise pas votre prénom...

BS : Le « Bon » Samaritain, alors là, c'est le bouquet.

A : Pardon ?

BS : Je disais, « c'est le bouquet ».

A : Expliquez-vous ?

BS : Depuis ce jour fatal où j'ai emprunté cette maudite route de Jéricho, ma vie est devenue un enfer et je découvre que je suis le « Bon » Samaritain.

A : Je ne comprends plus rien. Moi qui croyais que vous étiez fier d'être un héros des Évangiles. Si vous connaissiez tous ceux qui vous envient d'avoir été cité... Vous n'imaginez pas la liste des réclamations auprès de saint Pierre de tous ceux qui prétendent avoir connu Jésus !

BS : Et il faudrait que j'en sois fier ? Mais j'en suis épuisé. C'est simple, je suis mort !

A : Ça c'est certain puisque vous êtes aux Portes du Paradis, c'est que vous n'êtes plus vivant.



Le Bon Samaritain
par Paula Modersohn-Becker

BS : Non, je veux dire que j'en suis mort d'épuisement ; voilà ma récompense d'avoir été le « Bon » Samaritain. Je suis crevé.

A : Oh pardon, je ne savais pas. D'épuisement, dites-vous ? Comment est-ce possible de mourir en faisant le bien ?

BS : Monsieur l'Ange qui fait la bête, « je ne savais pas ». Apprenez que lorsqu'on se permet d'écrire sur le dos des humains, on devrait en mesurer toutes les conséquences pour eux. A cause de cette histoire de Mathieu, toute ma vie a été gâchée.

A : Mathieu ?

BS : Comment, vous qui savez tout, vous ne connaissez pas Mathieu ?

A : J'ai bien connu un Matthieu, avec deux T...

BS : Mon Mathieu, il ne prend qu'un T, puisqu'il n'avait plus qu'une jambe ; avec deux jambes, ça prendrait deux T.

A : Je vous écoute.

BS : Mathieu, c'est « la suite » que ne raconte pas votre bouquin : « un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu des brigands ». Ce n'est pas de la lune qu'il est tombé cet énergumène. Il s'appelait Mathieu. Voilà tout.

Asseyez-vous, parce qu'elle est longue mon histoire que ne raconte pas votre livre. 'La suite.'

Ce jour-là, je quittais tranquillement Jérusalem pour me rendre tranquillement à Jéricho. J'étais un homme tranquille, moi. Un Samaritain tranquille. D'autant plus tranquille que j'étais un Samaritain. A Jérusalem, les Juifs laissaient tranquilles les Samaritains. Donc, je descendais tranquillement de Jérusalem pour me rendre à Jéricho pour mes affaires.

Il faisait beau, je croyais m'être levé du pied droit. Je le croyais car, après, j'ai compris que ce jour-là, j'ai tout fait de travers. Pourtant, la veille, j'avais fait de bonnes affaires à Jérusalem. Bref, j'étais un Samaritain tranquille qui ne demandait rien à personne, qui ne s'intéressait à personne, qui ne causait d'ennui à personne. Un veinard, quoi !

Cette route de Jéricho, combien de fois l'ai-je faite ? Des dizaines de fois auparavant. Jamais elle ne m'avait joué un mauvais tour. Jamais. Elle est un peu longue, un peu accidentée, un peu désertique, m'enfin, on est en Palestine, pas en Amazonie. En tirant mon âne, je sifflotais tranquillement en pensant à tous mes talents gagnés à Jérusalem et que j'allais pouvoir dépenser, pour moi, rien que pour moi. Je pensais aussi à Marthe, un peu. Marthe, il faut que je vous dise, c'est bobonne. Bref, j'étais tranquille. Pas embêté le moins du monde sur la route. Il n'y avait pas foule en chemin. J'ai juste rencontré un prêtre juif qui remontait sur Jérusalem, c'est vrai. Facile à reconnaître avec ses phylactères sur le front et sur les bras. Sur lui on ne voyait plus que ça. Il priait à voix haute, perché sur son âne. Un prêtre, quoi. « Shalom Rabbi » lui ai-je dit. Bien sûr, il a détourné les yeux et ne m'a pas répondu. Je lui disais « Shalom » pour rire, je sais bien qu'un prêtre juif ne dit pas « shalom » à un Samaritain.

Quelques heures plus tard, alors que le soleil commençait à cogner dur, j'ai croisé un deuxième Juif. C'était un Lévite cette fois. Un Lévite bien emmitouflé dans son tallit de prière, monté sur un âne ; suffisait de voir ses bandelettes qui étaient si longues qu'elles traînaient par terre. Il remontait à Jérusalem lui aussi. « Shalom Rabbi » lui ai-je dit. Bien sûr, il a baissé les yeux et ne m'a pas parlé. Je lui disais « Shalom » pour rire, je sais bien qu'un Lévite ne dit jamais « shalom » à un Samaritain. C'est drôle. C'est un jeu qui m'amuse toujours.

Et puis, soudain, au détour de la dernière côte avant de descendre à Jéricho, je ne sais pas si vous connaissez la route...

A : Je m'en fais une petite idée.

BS : ...je tombe nez à nez sur un pauvre bougre couché au sol. Il hurlait, fallait voir comme il hurlait : « Au secours, pitié, au secours, ayez pitié de moi ». Impossible de l'éviter, rien que par ses hurlements. Moi qui n'aime pas me mettre dans des situations embarrassantes, c'était bien ma chance de tomber sur ce gars. Ou lala... Et d'abord, qui c'était ? Un Juif ? un Galiléen, un Grec ? Et si c'était un Romain ? Remarquez, quand on est tout sanguinolent, ça ne change pas grand chose d'être Juif, Galiléen, Grec ou Romain. Comment faire pour ne pas le voir ? Comment faire pour l'éviter ? On aurait dit qu'il l'avait fait exprès, je vous assure. Il avait rampé jusqu'au milieu du chemin. Incroyable. Pas moyen de traverser sans faire un détour, à moins de lui passer par-dessus. C'est très embêtant. Bon, je m'approche pour mieux voir. Et si c'était un piège ? Faut être prudent, on ne sait jamais. Il était tout sanguinolent et tout dépenaillé. Il gémissait : « Pitié, ayez pitié de moi ». Alors là, qu'est ce que vous vouliez que je fasse ? C'est difficile de se débiter quand on vous barre le chemin et qu'on vous appelle au secours, là, devant vous. C'est qu'il me suppliait du regard... Enfin, j'avais l'impression. Dès fois qu'il m'aurait reconnu, plus tard...



Le Bon Samaritain
Par Van Gogh

« Ca va mon pauv'gars, vous tenez le choc ? »

Il avait dû se faire rosser quelque chose par des brigands qui lui avaient tout pris et l'avaient roué de coups pour lui prendre même ce qu'il n'avait pas. Les routes en Palestine ne sont plus ce qu'elles étaient. Avant les Romains, il y avait plus de sécurité. Depuis, ils avaient exigé que les Juifs déposent les armes. Résultat, seuls les brigands en conservaient et terrorisaient les voyageurs.

« Ça va mon pauv'gars, ils vous ont pas raté ces salauds ! »

Bref, que vouliez-vous que je fasse. Et si s'était tombé sur vous ? Bon, je n'écoute que mon devoir et je commence par jeter un œil à ses plus vilaines blessures. Pas beau à voir. Il avait été drôlement escagassé. En médecine, je n'y connais rien mais il n'y avait pas besoin d'être grand médecin pour comprendre qu'il avait cherché à résister à une bande de malfrats. Quelle idée aussi de résister à des brigands, ils cognent deux fois plus fort ! Il avait reçu des entailles de coups d'épée et était couvert d'hématomes de coups de gourdin un peu partout, au bras, aux jambes...

« Ça va mon pauv'gars, serrez les dents ».

J'avais toujours sur moi, en voyage, une amphore d'huile et une outre de vin. Je les gardais pour le cas où. Je lui ai fait ce qu'on fait toujours dans ces cas-là. Comment pouvais-je faire autrement ? Dans la paume de ma main, j'ai mélangé un peu d'huile et de vin, et je lui ai passé de cet onguent sur ses plus méchantes plaies. Après quoi, j'ai déchiré un bout de ma tunique pour lui bander la tête. Comment faire autrement, je n'avais pas d'autre linge sous la main. Ma belle tunique, qu'est-ce qu'elle allait me passer comme savon, bobonne !

Mais, maintenant, que faire de ce type, là, sur la route, au milieu du chemin, à des lieues encore de Jéricho, en descendant, ou de Jérusalem, en remontant. Je ne pouvais pas le laisser, seul, gémissant : « Pitié ». Bon, je n'avais pas d'autre choix. Je savais qu'à quelques heures de marche, il y avait une hôtellerie en direction de Jéricho : « Hôtel du Bon voyageur » qu'elle s'appelle. Ca tombait bien. J'allais à Jéricho. C'était sur mon chemin. Difficile de ne pas passer devant. Alors je l'emmenais.

« Ca va mon pauv'gars, je vais vous déposer dans un coin où on s'occupera de vous».

Je hisse le blessé sur mon âne. Il gémissait comme une femme. Faut dire qu'il n'avait pas l'air bien en point. Ses bras et ses jambes se dandinaient comme des branches de palmiers. Et c'est comme ça que je l'ai conduit à l'Hôtel du Bon voyageur. En chemin, je ne lui causais à peine, après tout, sa vie, ça ne me regarde pas : « Ca va aller mon pauv'gars, vous allez retrouver la forme».

Il ne répondait qu'en gémissant. Mais ça le regarde s'il ne voulait pas me parler. En arrivant à l'Hôtel du Bon voyageur, j'ai été bien content de trouver l'hôtelier.

« Mon pauv'gars, dans quel pétrin vous vous êtes mis ».

Non, ce n'est pas moi qui le disais, c'est l'hôtelier qui me l'a dit, à moi ! Il en avait de bonne, c'est pas lui qui avait trouvé ce bougre sur son chemin. Notez que j'aurais dû l'écouter. Il devait la connaître sa route de Jéricho. M'enfin, c'était difficile de faire marche arrière. J'ai débarqué mon bonhomme sanguinolent et gémissant. Je l'ai fait installer dans une chambre de l'hôtellerie et j'ai rebandé ses plaies. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Dans mon idée, le lendemain ou le surlendemain, le gaillard serait remis sur ses deux jambes et hop, oublié l'incident de la route de Jéricho, oublié les bobos, oublié les brigands et, surtout, oublié le Samaritain.

Comme avec tout ça, l'heure s'était pas mal avancée, j'ai passé la nuit dans la chambre de l'estropié. Un denier la nuit, c'est pas la mer rouge à boire, mais quand même. Alors j'ai passé la nuit en lui donnant mon lit. Comment faire autrement, je ne pouvais tout de même pas le faire coucher par terre, sur la natte, et moi, prendre le lit. D'ailleurs, à chaque fois que je le touchais, il gueulait de douleur.

« Mon pauv'gars, ça ira mieux, vous inquiétez pas, dormez bien. »

Le lendemain, je me suis tiré en douceur, dès l'aurore, sans un bruit, des fois qu'il se réveille. C'est vrai que j'ai dit à l'hôtelier en lui laissant un denier supplémentaire: « Aie soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, c'est moi qui le paierai lors de mon retour ». Comment faire autrement, c'est vrai ? Fallait bien que j'explique quelque chose à l'hôtelier, vu que je lui laissais sur les bras le blessé. C'est tout de même bien moi qui l'avais amené, c'est bien dans ma chambre qu'il était couché. Mais j'ai dit ça pour me tirer d'affaire. Et vite fait.

Et puis j'ai repris ma route de Jéricho, qui n'était plus très loin, avec un grand ouf de soulagement. Ou lala, fini de se mêler des affaires des autres.

Plus entendu parler de rien pendant ma semaine à Jéricho. Tranquille cette semaine à Jéricho. Mais qu'est-ce j'ai été tranquille ! C'est simple, c'est la dernière semaine tranquille de ma vie. Mes affaires ont bien marché. Tranquillement marché. J'avais presque oublié cette histoire quand il m'a fallu retourner en Samarie. Tranquillement, je remonte donc par la route de Jérusalem. C'est simple, il n'y en pas d'autre pour retourner en Samarie.

Mais là, ce que je n'avais pas prévu s'est produit. Forcément, je repasse devant l'Hôtel du Bon voyageur. Comment faire pour l'éviter ? L'hôtelier est un malin, son hôtellerie est juste sur le bord de la route et, en plus, pour ne pas rater le client de passage, il se tient toujours devant sa porte.

« Mais je vous reconnais, vous » me fait-il ?

« Moi ? »

« Oui, vous, l'ami. Vous vous souvenez, vous m'aviez amené un voyageur estropié par des brigands la semaine dernière. »

« Ça se peut... »

« Ça fait deux deniers de plus car vos deux deniers n'ont pas suffi. Vous m'aviez dit : 'Aie soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, c'est moi qui le paierai lors de mon retour' ».

« J'ai dit ça ? »

« Oui et votre protégé, il est toujours là, mais pas en pleine forme ».

« Ah, il est toujours là...et il n'est pas en pleine forme... »

« Oui, il est toujours là, il n'est pas en pleine forme, vous me devez deux deniers de plus et vous allez me le dégager car je suis une hôtellerie, pas une infirmerie. »

Alors, qu'est ce que je pouvais faire d'autre que lui filer ses deux deniers, rembarquer mon pauv'gars et le remonter sur mon âne, direction Jérusalem cette fois-ci ? Je vous le demande ?

Voilà « la suite », « la suite » que ne donne pas votre bouquin.

A : Donnez, et l'on vous donnera.

BS : Oui, oui « donnez », mais il y a encore « la suite » que votre bouquin ne donne pas, je vais vous la donner, moi « la suite ».

A : Je vous écoute.

BS : Cette fois-ci, il était plus causant qu'à l'aller. C'est là que j'ai appris qu'il s'appelait Mathieu. Mais mon Mathieu, j'ai bien vu au premier coup d'œil qu'il avait conservé un bras estropié et une jambe cassée qui faisait que son pied droit avait pris un tour sur la gauche. Bref, il était devenu INFIRME.

« Ah mon pauv'gars, vous en garderez un souvenir cuisant de votre histoire, c'est pas de chance ».

J'ai donc refait route avec Mathieu. Comment vouliez-vous que je puisse faire autrement ? A ma place, ce n'était pas facile de se débiter, l'hôtelier me l'avait carrément mis dans les bras : « C'est votre protégé, je ne veux pas le garder dans son état, à moins de payer deux deniers par jour ou, alors, je le fous à la porte. »

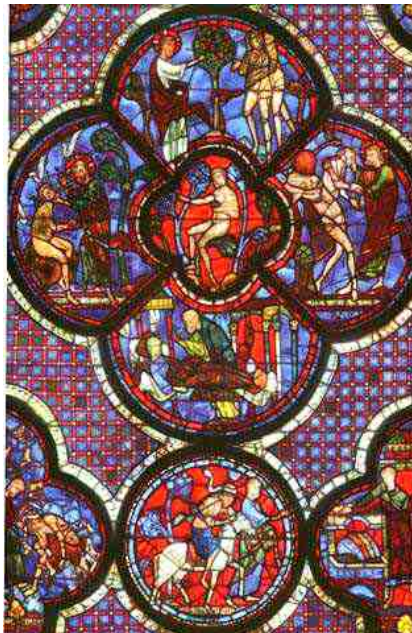
Mais je ne le connaissais pas, moi, ce Mathieu. Qu'est-ce que je lui avais fait ? D'un autre côté, comment échapper à mes responsabilités. J'y passais assez souvent par la route de Jéricho pour me rendre à mes affaires et l'Hôtel du Bon voyageur était sur cette route. Cet hôtelier, qui guettait le client de passage devant sa porte, n'aurait pas manqué de se rappeler l'addition en me revoyant et vu l'état dans lequel Mathieu était, ça allait me coûter une fortune pas croyable d'avoir promis de lui venir en aide...

Finalement, ça me revenait moins cher de le remmener.

Il était de Naïm. C'était un Juif. Enfin, un Galiléen. Ça revient au même. Eux non plus n'aiment pas les Samaritains. Du coup, nous autres Samaritains, on les aime pas. (*amusé*) Quand pour fêter leur Pâque ils se rendent en pèlerinage à Jérusalem, au Temple, c'est souvent qu'on leur dit d'aller secouer leurs sandales ailleurs. Mais, au présent, c'était plutôt ma chance -ou plutôt c'est

ce que j'ai cru à cet instant - car je remontais sur Sychar et c'était dans ma direction. Naïm est plus haut au nord que Sychar, mais dans ma direction, en allant vers la Galilée. Sauf à se rallonger en passant par le Jourdain, il n'y a pas d'autre route pour aller de Jéricho à Naïm que de passer par Jérusalem et par Sychar, je ne sais pas si vous connaissez le coin...

A : Je m'en fais une petite idée...



Le Bon Samaritain
Cathédrale de Chartres

BS : ...en même temps, puisque c'était forcément sur mon chemin, comment le laisser tomber, là, dans son état. J'avais forcément pas d'autre choix.

Me voilà reparti en direction de Jérusalem avec Mathieu. Oh, il n'était pas embêtant, ce Mathieu. C'était con ce qui lui était arrivé, avouez. Ça aurait pu arriver à n'importe qui avec ses routes peu sûres de Palestine. Quand je pense à tous ces impôts qu'on paye à César, si c'est pas malheureux de se faire détrousser comme ça, en plein pays conquis par la plus puissante armée du monde antique. Comme Mathieu était mal fichu, avec sa patte folle, je lui permets de remonter sur mon âne, sans quoi, il m'aurait fait perdre trop de temps à l'accompagner. Pensez, un infirme, ça ne marche pas vite et moi, mes affaires, elles n'attendent pas. Mes concurrents, ils galopent sur leurs deux jambes. Alors nos intérêts convergeaient, c'est le bon côté des choses : « je te prête le dos de mon âne, tu m'évites de trop perdre de temps à t'attendre ». C'est que pour descendre à Jéricho, il y a la pente dans le bon sens, mais pas dans l'autre. Et Jérusalem, voyez, je sais pas si vous savez...

A : Je m'en fais une petite idée...

BS : ...c'est un peu en altitude, par rapport à Jéricho. Bref, nous voilà, faisant route, cahin-caha. Il n'était pas embêtant Mathieu, mais il se lamentait tout le temps sur son sort. « Et je ne peux plus courir...- Tu marcheras » « Et je ne peux plus me servir de mon bras droit -Tu te serviras de ton gauche » « Et je suis affaibli – Tu te requinqueras » « Et j'ai bien du malheur – tu as la chance d'être vivant » « Et pourquoi ça tombe sur moi –A qui le dis-tu...non, je veux dire, c'est la faute à pas de chance ». Le voyage était déjà assez pénible de faire le garde-malade. C'est que j'ai mes soucis, moi aussi. Qui s'en préoccupe de mes soucis ? A chacun sa vie et chacun voit midi à sa porte. J'ai cinq enfants à nourrir et les deux aînés s'annonçaient déjà comme des

faignants. Qui s'en soucie ? Il faut qu'avec mon âne je parcoure toute la Judée pour gagner ma croûte et celle de ma famille. Qui s'en soucie ? Moi aussi je risquais ma peau tous les jours sur ces maudits chemins. Qui s'en soucie ? Je suis Samaritain, c'est pas ma faute, c'est celle de mes parents. Qui s'en soucie ? D'être Samaritain en Israël et de devoir travailler avec les Juifs, c'est pas facile de faire des affaires avec des clients qui n'ont pas le droit de vous serrer la main. Qui s'en soucie ? Et ben non, il faut que moi que je soucie de Mathieu et que je le raccompagne chez lui, dans son pays de Naïm, qui est sur ma route pour rentrer en Samarie.

Parce que cette histoire n'est pas finie. Il y a encore « la suite ». Celle que ne raconte pas votre bouquin. Ben, moi, je vais vous la raconter « la suite »...

A : Je vous écoute.

BS : « J'ai soif ». Voilà qu'il se met à me réclamer à boire. On était arrivé en plein Jérusalem, le jour du sabbat. C'est malin d'avoir soif à Jérusalem, le jour du sabbat, quand on est Samaritain. Qu'est-ce qu'il s'imaginait Mathieu. Moi, ça me serait arrivé, je me serais dit : « Écoute mon garçon, tu patientes un peu d'être sorti de Jérusalem, tu n'en mourras pas de soif et tu trouveras bien un coin pour boire un coup sur la route qui remmène à Sychar ». Je fais donc la sourde oreille.

« J'ai soif ». Voilà qu'il remet ça. Zut à la fin ! Il va me faire avoir des ennuis si ça continue. Il ne réalise pas que je suis un Samaritain en plein Jérusalem, un jour de sabbat, et alors pour ça, il paraît que ça se voit sur ma gueule que je suis Samaritain. Tous les Juifs reconnaissent dans la rue un Samaritain à cent mètres. Et alors les plus forts, mais les plus forts de tous, ce sont –dans l'ordre- les Sadducéens, les Pharisiens, les Lévites. Vous aussi vous trouvez que j'ai une sale gueule de Samaritain ?

A : Il n'y a plus ni Juif ni Samaritain, il n'y a plus ni esclave ni maître, il n'y a plus ni homme ni femme ; il n'y a plus ni valide ni invalide ; car tous vous êtes un en Jésus.

BS : Eh oh , il n'est pas un peu anar votre Jésus ? Bon, revenons à mes moutons et à tous les emmerdements dans lesquels j'allais continuer à me fourrer.

« J'ai soif ». Ouais, je sais. Et comment lui refuser de boire, si j'étais dans son état tout escagassé, je ne pourrais peut-être pas patienter, même un peu. Que faire et où lui trouver à boire, à Jérusalem, en plein sabbat, quand on est Samaritain ? C'est là qu'il m'a pris l'idée -mais quelle idée ai-je eu- de l'emmener à la piscine Probatique. C'est un peu à l'extérieur des murs, en sortant par la porte des Brebis, je ne sais pas si vous connaissez...

A : Je m'en fais une petite idée...



Le Bon Samaritain
par Luca Giordano

BS : ...très belle architecture, style antico-hébreu, avec cinq portiques en pierres de taille. Toujours est-il qu'il y avait de l'eau, à cet endroit, et que les Pharisiens n'y mettaient pas trop les pieds, alors pour le Samaritain que je suis, il n'y a pas trop de monde qui risquait de me voir et, surtout, de me dénoncer. Parce que les Pharisiens, moi, je les respecte. Je veux pas d'histoire avec eux. C'est que je fais des affaires avec tout le monde, surtout avec les plus riches, et les talents, ça n'a pas d'odeur.

A la piscine Probatique, il y avait deux grands bassins remplis d'eau, la piscine Bézatha et la piscine Béthesda. Très profonds, peut être plus de dix mètres chacun. Suffisait de descendre par un grand escalier jusqu'au niveau d'eau. Comme on était en plein été, il n'y avait pas trop d'eau, mais suffisamment pour désaltérer toute une cohorte de légionnaires rentrant du désert de Judée et, bien sûr, mon Mathieu. J'ai donc laissé Mathieu en haut, au bord du bassin le plus grand et j'ai descendu les marches en portant une cruche. Je l'ai remplie et l'ai donnée à Mathieu qui a pu se désaltérer à satiété.

A : Quiconque donnera à boire à l'un de ces petits riens qu'un verre d'eau fraîche, en tant qu'il est disciple, en vérité il ne sera pas frustré de sa récompense.

BS : En matière de récompense, j'ai été récompensé : vous allez voir comment. Pendant qu'il épanchait sa soif, je me suis baladé un peu dans le coin. En revenant vers lui, il m'apprit d'abord qu'il avait été interpellé par un personnage qui ressemblait à un prêtre du Temple. Ou lala, ça commençait mal. « Et qu'est-ce qu'il voulait ? – il m'a dit : « C'est le sabbat. Il ne t'est pas permis de porter ta cruche. » -Qu'est ce que tu lui as répondu ? –Celui qui m'a soigné sur la route de Jéricho m'a dit : 'Prend ta cruche et va boire'. Il m'a demandé de lui montrer qui était-ce celui qui avait enfreint la règle du sabbat. J'ai dit que tu avais disparu » « Encore heureux, mais je rêve ! » ai-je explosé de colère. Voilà dans quels beaux draps me suis-je mis à vouloir à tout prix lui donner à boire, en plein Jérusalem, un jour de sabbat, qui plus est quand on est Samaritain.

A : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat.

BS : Ouais, mais allez leur expliquer ; on voit bien que vous les connaissez pas vous ! Mais revenons à « la suite ». Car ce n'est pas tout. La colère retombée, Mathieu m'a dit ensuite : « Par pitié, permets-moi de me plonger dans l'eau qui bouillonne, j'en ai entendu parler en t'attendant... » Manquer plus que ça. Faut vous expliquer. A cette piscine des Brebis, il y a un établissement de bains soi-disant pour guérir...Laissez-moi rire, c'est un attrape-nigaud. Les gens sont si superstitieux, surtout en Palestine. Ils croient tous au miracle ! Si vous saviez...

A : Je m'en fais une petite idée...

BS : ...bref, des charlatans leur ont mis dans la tête que s'ils plongent dans une petite grotte située sous les portiques de l'établissement, quand l'eau se met à s'agiter et à bouillonner, ils seront guéris de leurs maux, qui son arthrose, qui sa frigidité, qui je ne sais quelle pustule. (*amusé*) Évidemment, on n'a jamais vu de paralytique repartir avec son grabat sous les bras, ah ah, ce serait drôle...

Voilà que Mathieu faisait une comédie : « Par pitié, permets-moi de me plonger dans l'eau qui bouillonne, ça ne peut pas me faire de mal et, si ça me guérit, je t'en serai mille fois reconnaissant... » Tu parles, avec son bras cassé et sa patte folle, quelle reconnaissance pouvais-je en attendre. « Bon Mathieu, tu commences à me les casser. D'abord je te tire d'affaire sur la route de Jéricho ; ensuite je te remmène dans ton pays de Naïm ; ensuite tu as soif ; j'ai failli me

faire pincer parce que je t'ai fait porter une cruche un jour de sabbat et maintenant tu veux prendre un bain, mais pourquoi pas aussi un bain de soleil sous les portiques du Temple ! »

J'ai fini par céder. Je comprends pas cet engrenage mais j'ai cédé. Et bien cédé. Pas facile de descendre avec cet estropié sur son dos. Cette piscine était dans une grotte mal fichue d'accès. J'ai compris que le vrai miracle, c'était de s'y faufiler. Il n'y a que la foi qui sauve comme dit l'autre.

A : C'est beau, qui a dit ça ?

BS (*se grattant la tête*) : J'sais pas, ça dû être Moïse... Bref, je porte sur mon dos mon Mathieu et on arrive au bain. Il y avait déjà pas mal d'infirmes qui guettaient que l'eau bouillonnante apparaisse. On les sentait tous très fébriles. Et là, incroyable, sous mes yeux, ça s'est produit. Je l'aurais pas cru. Des glouglous lointains venant des profondeurs de la piscine taillée dans le roc, puis on voit la surface de l'eau se rider. Ça dure drôlement peu de temps, tellement peu que quand ça se produit, c'est aussitôt l'excitation générale et là, plouf, mon Mathieu était tellement stressé à l'idée de ne pas rater l'instant qu'il s'est accrochait à moi et ... je suis tombé avec lui à la baille !

Elle caillait, mais qu'est-ce qu'elle caillait, et j'étais tout habillé !

A : Qu'est-il arrivé ?

BS : J'ai attrapé un rhume. Mais un bon rhume. Un rhume carabiné. Un rhume en plein été, c'est toujours un rhume qui ne vous loupe pas. Quand à mon Mathieu, ça n'avait rien changé pour lui mais il était heureux. « Si ça ne m'a pas fait du bien, ça ne m'a pas fait de mal. » Pour lui non. Mais pour moi, je suis maintenant enrhumé. Alors là j'ai explosé de colère et je lui ai passé un savon : « Maintenant , Mathieu, j'en ai ras le bol, on rentre illico! Je me tire de Jérusalem, tu as risqué de me faire repérer et en plus, maintenant, j'ai la crève. Ca suffit ! »

On a repris la route. Moi enrhumé mais lui toujours sur le dos de mon âne. Il avait bon dos mon âne. Direction Naïm. Ou plutôt ma bonne vieille route de Sychar, retour dans mon cher pays de Samarie d'où je n'aurais jamais dû m'en aller. M'enfin, il faut bien faire des affaires pour faire vivre ma famille et mes cinq enfants, que voulez-vous. Mais, cette fois-ci, plus question de nous arrêter en chemin, que ce soit dans une hôtellerie ou pour aller boire. « Même si tu recommences à avoir soif, je te préviens Mathieu, on ne s'arrêtera plus avant d'arriver au puits de Jacob ! » Le puits de Jacob, c'est par chez moi, je ne sais pas si vous en avez entendu parler...

A : Je m'en fais une petite idée...

BS : Sauf que mon histoire n'est pas finie. Il y a encore « la suite. » Celle que ne raconte pas votre bouquin. Ben, moi, je vais vous la raconter « la suite »...

Le bain dans la piscine probatique ne lui avait pas rendu ni son bras ni sa jambe escagassés par les brigands de la route de Jéricho. J'avais bien vu dès mon retour à l'hôtellerie « Le Bon Voyageur », que Mathieu était devenu infirme et qu'une infirmité comme ça, cela ne guérit pas par un bain. C'était très embêtant car j'avais sur le dos un INFIRME. Chemin faisant, Mathieu était plus bavard. Il n'avait pas la langue infirme. En voyage, mon âne ne me parlait pas, c'est moi qui lui faisais la conversation. L'avantage de mon âne sur mon Mathieu, c'est que mon âne ne me contredisait pas. Là, Mathieu était toujours pessimiste quand moi j'essayais d'être optimiste.

« Je ne pourrais plus retravailler – Mais si, la santé reviendra – Ma santé ne reviendra pas – Mais si, avec le temps- Avec le temps, je déclinerais- Mais non, tu plongeras dans l'effort- Je plongerais plutôt en enfer- Pas du tout, ...tu pourras compter sur moi. »

Qu'est-ce que je n'avais pas dit ! C'est fou ce qu'on ne réfléchit pas des fois. Ma grand-mère me le disait bien : « Tourne ta langue sept fois dans ta bouche. » Qu'auriez vous fait à ma place ? J'aurais bien voulu vous y voir. A force de me seriner cent fois : « Avec ma jambe et mon bras, je ne pourrais plus retravailler », vu la longueur de la route entre Jérusalem et Sychar, j'avais fini par craquer. Par lassitude, je lui avais lâché : « tu pourras compter sur moi. »

Pourquoi lui ai-je dit qu'il pourrait compter sur moi ? C'est énervant de prendre en compassion un gus que vous rencontrez par hasard sur la route entre Jérusalem et Jéricho, qui se fait par hasard tabasser, qui reste par hasard infirme des suites de son agression et qui compte sur le hasard de rencontrer un gars comme moi pour l'en sortir ! Quand il m'avait raconté qu'avant son attentat sur la route de Jéricho il était maçon de son état, j'avais tout de suite pigé : « Ben mon vieux, avec ton bras droit estropié et ta patte folle, je serais bien le Grand Prêtre Purificateur si tu retrouves un boulot. » Je m'y connais en affaires, le patron qui lui refilera un fil à plomb pour monter un mur, c'est plus pour voir avec le fil à plomb s'il tient toujours droit. Il est évident qu'il avait raison de me répéter comme un perroquet : « Je ne pourrais plus retravailler... » Mais comment lui avouer franchement ? Comment lui dire : « Mon pauv'vieux, sur le marché du travail en Palestine, tu ne vaux plus rien ! »

Comme il m'avait raconté qu'il était orphelin –y'en a qu'ont vraiment pas de bol- je me suis mis à cogiter: « Qu'est-ce qu'il va pouvoir bien faire dans ce pays, la Palestine, qui n'a rien , mais rien à foutre des infirmes ? » C'est comme ça qu'à force de me seriner « Je ne pourrais plus retravailler », j'en ai fini par me dire : « Après tout, je pourrais peut-être l'héberger quelque temps à la maison, juste le temps minimum minimorum qu'il retrouve quelque chose, je sais pas moi, rien qu'un tout petit boulot de chaouch... » Comment vouliez vous faire à ma place, certains sont fidèles aux bêtes, moi je ne pouvais pas le laisser tomber comme ça après l'avoir presque ramené chez lui, dans son pays de Naïm, en Galilée...



Le Bon Samaritain
par Théodore Chassériau

A : Qui est fidèle pour très peu de chose est fidèle aussi pour beaucoup, et qui est malhonnête pour très peu est malhonnête aussi pour beaucoup.

BS : Ouais, mais mon histoire n'est honnêtement pas finie. Il y a encore « la suite ». Celle que ne raconte pas honnêtement votre bouquin. Je vais, moi, vous la raconter « la suite »...

A : Je vous écoute.

BS : Enfin, nous arrivons chez moi, en pays de Samarie, à Sychar. Ah, quel beau pays que le mien, si vous saviez comme c'est un beau pays...

A : Je m'en fais une petite idée.

BS : ...si vous l'aviez visité la Samarie, vous auriez dit que c'est vraiment un chouette pays. Et nos femmes, les Samaritaines, ce sont les plus belles femmes du monde. Ah, si vous en aviez connu des Samaritaines, seriez pas rester un ange...C'est simple, on dirait que ce pays est comme une mosaïque que font les romains dont chacun des abacules est tantôt fait d'un verger d'oliviers ou d'un champ de blé jaune, séparés de murets brûlés au soleil de Palestine. Pour vous dire, Abraham –je ne sais pas si ce nom vous dit quelque chose...

A : Son nom me dit quelque chose, en effet.

BS : ...Abraham, pour vous situer un peu le bonhomme, c'était un Prophète, le plus grand Prophète de tous les temps- donc Abraham est venu à Sychar, au pays des Cananéens. C'est simple, Sychar, c'est la plus jolie ville de Samarie. On dirait qu'entre le superbe, le majestueux, le sacré mont Gézirim, au sud, et le mont Ébal, au nord, c'est un chérubin dans son couffin. Un chérubin, donc un ange. Comme vous. Ah, quelle belle ville, si vous l'aviez visitée...

A : Je m'en fais une petite idée.

BS : Bref, j'arrive chez moi, dans mon cher pays de Samarie, dans ma chère ville de Sychar, dans ma chère maison où m'attendent Marthe, ma chère femme et mes cinq enfants, mes chers vovous, qui devraient tous me sauter au cou.

Et là, l'accueil, ça pas été à la hauteur de mes espérances. Mais pas ça du tout ; pas du tout du tout. « Et qu'est ce t'as fait à ta tunique toute neuve ! » « Et pourquoi elle a déteint ? » « Et qui c'est ce Galiléen que tu ramènes chez nous ? ». « Dans quels beaux draps t'es-tu mis »...Il m'a fallu raconter mon histoire, sans quoi on ne m'aurait jamais cru. « Mon pauvre mari, tu sais ce qui arrive à ceux qui se mêlent des histoires des autres » m'a dit bobonne.

Chapeau l'accueil. Mathieu, ce voyant, me dit en douce: « Je vais pas vous déranger plus longtemps, vous avez déjà tant fait pour moi, je vous dérange pas plus... -Pas du tout, ai-je rétorqué. Eh bien puisque c'est comme ça, on va voir qui est le chef de maison, ici. » J'ai ordonné qu'on donne un festin en l'honneur de mon hôte.

A : Heureux les invités au repas du Seigneur.

BS : Malheureux surtout les maîtres de maison qui reçoivent un camouflet comme celui que j'ai reçu. Parce ce que mon histoire n'est malheureusement pas finie. Il y a encore « la suite ». Celle que ne raconte pas votre bouquin. Je vais vous la raconter, moi, « la suite »...

A : Je vous écoute.

BS : J'avais décidé de faire bombance. Ca, je peux vous le garantir : j'y mettais le paquet. J'avais donc invité le ban et l'arrière ban de Sychar. Toute la jet-set de Sychar était conviée. C'est que je suis un homme d'affaire en vue en Samarie, moi. Bref, j'avais mis les petits plats dans les grands pour marquer le coup. A l'heure du dîner, j'ai envoyé mon fils aîné dire aux invités : « Venez ;

maintenant tout est prêt. » Mais tous, unanimement, se mirent à s'excuser. En racontant n'importe quoi à mon propre fils. Y'en a un, pas culotté le moins du monde, qui lui a donné comme excuse : « Je viens de me marier, et pour cette raison je ne puis venir. » Moi j'aurais eu de la répartie : il est eunuque de naissance ! A son retour, mon fils m'a rapporté tout cela. J'étais fou de rage. Quel affront me faisait-on. Et pourquoi, je vous prie ? Pourquoi ? Je vous le donne dans le mille. A cause de Mathieu ! Tout ça à cause de Mathieu. Parce que mon Mathieu était Juif, enfin, Galiléen, ce qui revient au même pour nous autres Samaritains. Mais pas seulement parce qu'il était Juif. C'est parce qu'il était un Juif infirme. Alors là j'ai piqué une de ces colères, mais une colère ! J'ai dit à mon fils aîné : « Va-t'en par les places et les rues de la ville, et amène ici les estropiés, les aveugles et les boiteux ». Il est revenu peu après me dire qu'il y avait encore de la place. « Ah, il reste des places et bien va-t'en mon fils par les chemins de Samarie au-delà du puits de Jacob, et fais entrer tous les infirmes rencontrés en route, afin que ma maison se remplisse. Car je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon dîner .»



Paysage avec le bon Samaritain
Attribué à Patinir, Joachim

A : Heureux seras-tu de ce qu'ils ne sont pas en l'état de te le rendre ! Car cela te sera rendu lors de la résurrection des justes.

BS : Des beignets de mouton farcis aux dattes et à la menthe, des loukoums gros comme ça, je pense bien qu'ils sont pas en état de me les rendre, c'était les premiers et les derniers qu'ils mangeaient de leur vie, mais moi, en attendant, j'ai mangé la grenouille... Parce que mon histoire n'est pas finie. Il y a encore « la suite. » Celle que ne raconte pas votre bouquin. Ben, moi, je vais vous la raconter « la suite »...

Le fiasco de ce festin n'avait mis très en colère, contre les miens et contre ma communauté de Sychar. J'avais une colère intérieure aussi contre Mathieu. C'est simple, depuis que je l'avais rencontré par malchance sur cette route de Jéricho, il ne m'arrivait que des malchances s'enchaînant sur des malchances : d'abord ma belle tunique neuve que je dois déchirer pour panser ses blessures ; ensuite cet hôtelier qui me pique quatre talents pour ne pas laisser Mathieu crever comme un chien au bord de la route ; ensuite qui trouve le moyen de me le coller dans les bras pour le ramener dans son pays de Naïm ; ensuite cet incident diplomatique qu'il a failli me causer à Jérusalem en plein jour de sabbat ; encore ce rhume carabiné qu'il m'a fait attraper en plein été ; enfin ce dîner offert au gotha de Sychar qui se soldait par un désastre pour mon image.

Le foutre à la porte manu militari me démangeait, mais me démangeait si vous saviez. Et puis, en le regardant, avec sa mine déconfite, son bras estropié, sa patte folle, je me disais : « Pauv'gars, c'est pas de sa faute tout ça ; c'est pas de sa faute ce qui lui arrive ; c'est pas de sa faute ce qui ce qui m'arrive ; quelque part, si je ne l'avais pas rencontré, aurais-je jamais réalisé tout ce qu'il m'a fait voir ou entendre : ce salaud de commerçant qui profite de la situation en escroquant un

type infirme et en faisant payer une chambre minable deux talents la semaine ; ce péteux de Pharisien qui donne des leçons aux autres de ne pas porter une cruche le jour de sabbat ; cette ridicule scène de ménage que me fait ma bonne femme pour un bout de tissus déchiré ; ces lâches bourgeois friqués de Sychar que ça écorche la gueule de dire bonjour à un Juif infirme... »

A : Heureux vos yeux parce qu'ils voient, heureux vos oreilles parce qu'elles entendent.

BS : Alors, las, j'ai dit à Mathieu –bien m'en a pris encore une fois d'être gentil- « Reste. Il y a une petite maison vide à côté de la mienne, dans le champ du vieil olivier. Tu ne retrouveras pas de tout de suite un boulot de maçon et, de toute façon, tu n'as plus de famille à Naïm puisque tu m'as dit que tu étais orphelin. Alors, autant rester ici le temps de te refaire un peu la santé et tu nous quitteras après. »

A : Qui vous accueille m'accueille, et m'accueille accueillera Celui qui m'a envoyé.

BS : Mathieu s'est installé, avec son bras estropié et sa patte folle dans la petite maison vide, au fond du champ du vieil olivier. Au début, il était seul. Mais, ce banquet que j'avais donné en son honneur et qui avait rassemblé tous les infirmes de la contrée de Sychar lui avait fait connaître d'autres infirmes. C'était devenu ses potes. Ses nouveaux potes. Le malheur rassemble toujours ceux qui sont malheureux. Ils peuvent se raconter des histoires malheureuses, c'est plus drôle à plusieurs. Au début, j'ai pas vu venir le coup. Un matin, Mathieu m'a dit : « Bon maître –bon maître, suis-je bon et suis-je maître, pourquoi ce fayot m'appelait-il ainsi ?- Bon maître, tu te souviens de Jean l'estropié, de Luc l'aveugle et de Marc le boiteux ? Ce sont de braves gars. Ils ont moins de chance que moi, tu sais. Ils ne peuvent plus supporter de ne pas avoir un toit pour se coucher, une maison pour se protéger des voleurs, un foyer pour se cuire un œuf. Permettez-moi de leur donner asile, juste quelques jours, seulement quelques nuits, dans la petite maison que vous m'avez prêtée. » Qu'est-ce que je pouvais répondre ? Lui dire : « non », comme ça.

Ce Jean l'estropié, ce Luc l'aveugle et ce Marc le boiteux, c'est vrai que je les avais observés parmi mes fameux convives de ce fameux banquet. Ils m'avaient remercié avec beaucoup de reconnaissance quand, au fond, aucun des autres miséreux ne m'avaient lavé les pieds pour mon geste de les avoir reçus, sous mon toit, dans une maison comme ils n'en avaient jamais franchi le seuil, à s'empiffrer des beignets de mouton farcis aux dattes et à la menthe et des loukoums gros comme ça. Je vous raconte pas comment certains rotaient. Non mais quoi, c'est vrai, si j'avais osé, je leur aurais dit : « Mes amis, vous n'étiez que des miséreux sur les routes de Samarie et je vous ai fait inviter à un banquet comme jamais vous n'auriez imaginé assister, comment êtes-vous entrés ici sans avoir penser à me saluer ? »

Eux, au moins, Jean l'estropié, Luc l'aveugle et Marc le boiteux, ils l'avaient fait.



Le Bon Samaritain
Par Delacroix

A : Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

BS : Oh, vous savez, aux élections, les infirmes ne votent pas, alors pour eux, c'est plié. J'ai donc accepté ce que me demandait Mathieu.

Évidemment, c'était mettre le petit doigt dans la meule. Mathieu, Luc, Jean et Marc ne sont pas restés quatre. Et ne sont pas restés seulement quelques jours et quelques nuits. Bientôt, d'autres infirmes les ont rejoint. La petite maison vide, au fond du champ du vieil olivier, est vite devenue « leur » maison. Ce n'était plus le champ du vieil olivier mais la cour des miracles, le club-house des estropiés de Sychar. C'est marrant comme je n'avais jamais aperçu qu'il y avait tant d'infirmes dans mon pays de Samarie. Je pensais pourtant bien en connaître chaque maison, chaque chemin, chaque recoin. Je passais sans les voir, alors qu'ils étaient devant des maisons, au bord des chemins, à l'angle des croisements. Les infirmes, on ne les voit pas, vous avez remarqué ça, ils sont transparents ?

A : Il n'est de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir. Vous aurez beau voir, vous n'apercevez pas. C'est qu'ils ont fermé les yeux, de peur que leurs yeux ne voient. Quant à vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient.

BS : Ce que je voyais aussi c'était l'invasion des infirmes. J'allais vite devenir le rendez-vous de toute la Palestine. Alors là, bobonne a réagi au quart de tour : « C'est tes infirmes ou moi, tu choisis ! » « Mais comment veux-tu que je fasse, je ne peux tout de même pas les foutre dehors ? »

Et voilà comment en suis-je arrivé à créer une vraie maison pour infirmes comme il n'en avait jamais été créée en Palestine. Je me suis dit : « T'as pas d'autre solution pour te débarrasser de tes infirmes que de leur créer une maison pour infirmes; le mieux c'est qu'ils aient un toit chez eux plutôt que tu sois chez eux, sous ton toit. » Parce que, c'est vrai, la petite maison vide au fond du champ du vieil olivier était vite devenue la trop petite maison archi bondée au fond du champ encore trop près de ma propre maison. Au milieu de la nuit, j'étais réveillé par Mathieu, Jean, Marc ou Luc : « Maître et bienfaiteur –ça c'était pour la pommade- prête-moi trois pains, parce que de nouveaux infirmes sont arrivés de voyage et nous n'avons rien à leur offrir ». J'avais beau répondre : « Ne m'ennuie pas, la porte est fermée maintenant et mes enfants et moi sommes au lit, je ne puis me relever pour te les donner », qu'auriez-vous fait à ma place ?

A : Même si le maître de maison ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son sans-gêne et lui donnera tout ce dont il a besoin.

BS : Et bien c'est exactement ce qui se passait. Je finissais par descendre en rouspétant, en chemise de nuit, pour leur filer les trois pains et bobonne –pendant ce temps- grognait dans le plumard. Ça ne pouvait plus durer, elle avait raison. D'être réveillée chaque nuit la mettait d'humeur exécration et qui trinquait, je vous le demande, hein, qui ? Ma pomme !

Mais fonder une maison pour infirmes, si vous croyez que ça pousse comme l'ivraie après la pluie dans le désert du Sinaï, vous vous fourrez le doigt dans l'œil ! En cherchant à me débarrasser d'avoir à accueillir tous les infirmes de Judée dans ma trop petite maison devenue vite pleine au fond du champ du vieil olivier, je n'imaginais pas dans quelle nouvelle galère je me lançais, encore une fois.

Parce que mon histoire n'est pas finie. Il y a encore « la suite ». Celle que ne raconte pas votre bouquin. Mais moi, je vais vous la raconter « la suite »...



Le Bon Samaritain
par Aimé-Nicolas Morot

A : Je vous écoute.

BS : Saviez-vous que pour fonder une maison pour infirmes en Palestine, il faut obtenir la permission du Tétrarque, le visa du Gouverneur romain, la permission du Rabbín de la synagogue. Et ce n'est pas tout, il faut encore offrir un sacrifice au Temple avec l'accord spécial du Grand Prêtre puisque je suis Samaritain. Et là, je vous explique pas la gueule qu'ils ont tirée, mes prêtres samaritains, quand je leur ai expliqué que je devais sacrifier un mouton au Temple et pas au mont Gézim !

(amuse) Je vous demande si « vous saviez » ; c'est ridicule puisque vous ne pouvez vous faire aucune idée de ce que c'est que l'observance de la Loi en Palestine ?!

A : Je m'en fais une petite idée...

BS : Pour un peu, il vous crucifierait si vous vous mettiez à faire le malin avec la Loi. Et puis, comme moi, je suis Samaritain, ils n'auraient pas le moindre état d'âme.

Tout ça, je ne le savais pas en me lançant dans la construction d'une maison pour infirmes. Quelle idée ai-je eu aussi ? Je croyais, moi, naïvement, qu'on faisait une maison pour infirmes comme on fait une petite maison au fond d'un champ d'oliviers en Samarie. Et je me disais : « En allant construire une maison pour infirmes à Naïm, le pays de Mathieu, double avantage :

c'est assez loin de Samarie pour que bobonne n'ait plus à supporter « mes infirmes » comme elle disait et assez près de Samarie pour continuer à avoir un œil sur ces bougres que je chasse de ma petite maison au fond de mon champ d'oliviers ». C'est que je n'avais pas réalisé qu'un Samaritain en Galilée, c'est pire qu'un Nazaréen à Jérusalem. (rire) Ah ! C'est drôle, cette comparaison me fait marrer tout seul...Ah Ah...

A : Plait-il ?

BS : Je ris tout seul, veuillez m'excuser, mais vous ne pouvez pas comprendre, vous. Il y a dans mon pays un proverbe qui dit « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon »...Laissez tomber, vous ne pouvez pas piger, c'est de l'humour juif.

A : Je m'en fais une petite idée...

BS : Donc, un scribe de Naïm qui passait pour un Docteur en Galilée m'expliqua doctement : « La Loi est la loi, nul n'est censé ignorer la Loi et quiconque la transgresse blasphème... » Haï haï haï , quand un Juif s'adresse comme ça à un Samaritain, c'est que ça se corse. « Le problème, me fit-il, c'est la mezouzah - La mezouzah ?, fis-je, Quelle mezouzah ? ».

«C'est un problème très grave au regard de la Loi», m'a t-il gravement répondu, « car il est écrit : 'Tu aimeras Yahvé, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. Ces paroles les écriras sur les poteaux de ta maisons et de tes portes' ». Mais, selon les Lois de nos pères, en entrant dans la maison, tu observeras ce commandement en touchant de ta main la mezouzah fixée sur le poteau de la porte.

-Ben, oui, et alors, on en fixera une sur le poteau de la porte d'entrée de la maison pour infirmes ? » lui fis-je ? Ce scribe a renchéri : « Mais à quelle hauteur mettras-tu la mezouzah ? » « Ben, je ne sais pas, moi, (il se lève) à ma hauteur par exemple, pourquoi, quel est le problème de la mezouzah ? »

« Si la maison est une maison pour les infirmes, spécialement pour les infirmes, ils devront observer la Loi ».

« Ils l'observeront » ai-je répondu.

« Si tu fixes la mezouzah à ta hauteur, comment un cul-de-jatte pourra-t-il la toucher et, par ta faute, l'infirmes n'observera pas le commandement de Dieu; si tu fixes la mezouzah à la hauteur du cul-de-jatte, comment un aveugle pourra-t-il la trouver à hauteur de sa main et, par ta faute, l'infirmes n'observera pas le commandement de Dieu. »

Au fond, quoi je fasse, c'est moi qui en prends plein la gueule !

Nous nagions en plein problème de mezouzah !

(las) On a fini par la construire cette maison de Naïm, pour les infirmes. Un an pour décider le Tétrarque, le Gouverneur et le Grand Rabbín et fixer la hauteur des mezouzahs ...

Au lieu de mettre une mezouzah, on en a mis partout ! Tous les cinq centimètres depuis le plancher jusqu'au plafond, dès fois qu'on me reproche que le débile la cherche en haut pour observer la Loi et la trouve pas !

A : Ils sont dans l'erreur, parce qu'ils ne comprennent ni les Écritures, ni la puissance de Dieu.

BS : « Dans l'erreur », « dans l'erreur », mais au pouvoir ! Et c'est pas fini mon histoire ! Il y a encore « la suite » ; qu'est-ce que vous croyez, « la suite », celle que raconte pas votre bouquin, ben moi, je vais vous la raconter « la suite », et c'est pas une « erreur » que je vous raconte-là.

Je n'avais pas tantôt arraché à la sueur de mon front toutes les autorisations et laissez-passer délivrés pour fonder cette maison pour infirmes que certains eurent le culot de m'abandonner pour préférer faire la manche sur les chemins de Judée ou dans les rues de Jérusalem... Alors là, c'en était trop, j'ai piqué une de ces colères et je leur ai dit : « Voulez-vous partir, vous aussi ? »

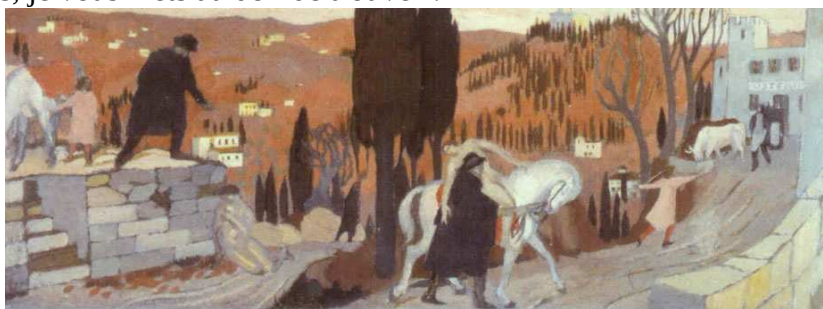
A : « Seigneur, à qui irons-nous, tu as les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous, et nous savons que tu es le Saint de Dieu. »

BS : Ouais, c'est à peu près ce qu'ils m'ont répondu. C'est vrai qu'ils me prenaient un peu pour le messie ; tu parles que j'étais loin d'en avoir les pouvoirs pour régler mes problèmes : « Bon maître, à qui irons-nous, tu as plus de parole que le publicain du bureau d'aide sociale. Nous croyons, nous, et nous savons que tu ne nous abandonneras pas. »

A : Au miracle de la multiplication des pains et des poissons par Jésus, ils étaient environ 5000 hommes, sans compter les femmes et les enfants.... Il n'en resta que Douze, et encore.

BS : 5000 Juifs, fichtre, Massada, c'était rien à côté alors ! Dieu soit loué, ils n'étaient pas venus aussi nombreux ; encore que, sur toute la durée de ma vie... Mais bon, là, il me restait encore sur les bras (*il compte sur ses mains*) deux sourds-muets, deux aveugles, un paralytique, deux cul-de-jatte, un estropié, un bègue, deux débiles... si je compte le faux aveugle qui piquait dans la caisse, tiens, ça fait douze, moi aussi. Drôle de hasard. Mais comment les laisser tomber, eux, mes plus fidèles ? Je ne pouvais pas m'y résoudre, même si ça me démangeait, alors j'ai continué de les aider. Comment faire autrement ?

Tant est si bien -je passe sur les délais et sur la somme des enquinements maximum que j'ai connus- vous n'imaginerez jamais combien de maisons pour infirmes j'ai fini par créer en Palestine ? Tiens, je vous mets au défi de trouver ?



Le Bon Samaritain
par Maurice DENIS

A : Il est écrit : « Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu ».

BS : Bon, pardon, je voulais pas vous vexer ; vous savez, je connais pas tout, moi, je suis Samaritain. Mais, Lui, le Seigneur Dieu, il m'a mis au défi, et je l'ai relevé. Dix maisons que j'ai créées dans toute la Palestine, dix, oui Monsieur. Dix, parce qu'au-delà des dix doigts de la main, j'ai dis que j'en pouvais plus. Dix maisons pour infirmes, pas par plaisir. Parce que la maison de Naïm a vite été archi bondée comme la petite maison que j'avais au fond du champ du vieil olivier, puis ensuite celle de Cana –mais j'ai dû la fermer, y avait des problèmes d'alcoolisme- il a fallu monter une nouvelle maison à Emmaüs, pour les infirmes très pauvres ; pas suffisant, il a fallu en fonder une autre à Capharnaüm, mais c'est très vite devenu le foutoir. Donc il a fallu

créer encore une maison à Béthanie, puis à Hébron, puis à Bethléem, puis à Tibériade puis à Joppa puis à Jéricho, retour à la case départ! En tout, dix maisons pour infirmes que j'ai dû me taper !

A : « Ôtez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a les dix talents. »

BS : Ah non alors, pas une onzième maison pour infirmes ! J'ai dit « stop maintenant, ça suffit, halte au feu, la bête est morte » ! Vous n'allez pas m'obliger, vous, à revenir sur terre pour en faire une onzième! Je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis épuisé, crevé, mort ! J'aurais voulu vous y voir, vous, de monter dix maisons pour infirmes en Palestine, parce que si vous croyez que j'en été débarrassé, vous vous mettez la poutre dans l'œil, si vous voyez ce que je veux dire...

A : Je m'en fais une petite idée...

BS : C'est que nourrir mes infirmes dans mes maisons, c'était devenu un véritable enfer. Construire des maisons d'infirmes, ce n'est pas le tout. C'est qu'il y a à s'occuper de l'intendance après ! Et ça, je l'avais pas prévu ! Rendez-vous compte qu'un infirme ça boulotte presque autant qu'un valide. C'est rarement le ventre qui est infirme. Dix maisons en Palestine. A raison de 50 infirmes par maison, ça faisait 500 ventres valides d'infirmes affamés à nourrir chaque jour. Ma galère quotidienne, c'était de me dire : « Qui que tu sois là-haut, donne-leur aujourd'hui leur pain quotidien ! »

A : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » J'ai entendu cette supplique pas mal de fois...

BS : Le Dieu de Moïse, Lui au moins, Il a nourri nos pères dans le désert.

A : Vos pères ont mangé la manne du désert et sont morts.

BS : Oui, mais le ventre bien plein. Mes infirmes auraient été bien heureux d'en ramasser les restes comme les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

A : Vous me rappelez la répartie d'une femme originaire de votre Proche-Orient...

BS : « A chaque jour suffit sa peine.» Je ne connais pas l'apôtre qui a dit ça, mais il s'est fourré le doigt dans l'œil. Chaque jour, qui d'autre que moi se levait en disant : « Je n'ai pas d'autre solution que de me taper le boulot de leur trouver à manger, à boire et à se vêtir. » Car, à peine avais-je posé les pieds dans une des maisons, en y passant voir –comment m'en désintéresser ?- j'entendais aussitôt les jérémiades : « Qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir » ? Et ça pendant 365 jours par an, hors année bissextile !



Le Bon Samaritain
Par Joseph HIGHMORE

A : Je comprends votre lassitude, les humains sont un peu comme ça, ils ont des préoccupations très matérialistes. Tenez, ce n'est pas comme les créatures du Bon Dieu. Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni ne recueillent en des greniers. Le Père céleste les nourrit. Pourtant, les infirmes ne valent-ils pas plus qu'eux ?

BS : Je n'avais jamais pensé à leur faire cette comparaison pour les remuer. Moi j'étais plus au ras des pâquerettes. Je les engueulais en leur disant : « Aidez-vous, le Ciel vous aidera, bande d'assistés ! » Mais, pour eux, comme pour vos oiseaux du Ciel, en vérité, ce n'est pas le Père céleste qui les nourrit. C'est une bonne poire comme moi qui leur file son blé, parce ce que vos oiseaux du Ciel, « ils ne sèment ni ne moissonnent », mais parce qu'ils comptent sur un paysan pour le faire. Et le péquenaud, dans notre affaire, c'était moi ! Ca, c'est « la suite » que ne raconte pas votre bouquin. Mais c'est pas fini. Je vais, moi, vous la raconter « la suite ».

A : Je vous écoute.

BS : C'est que l'aumône, la manche, la mendicité, le bureau de l'aide sociale, y'en avait assez ! Un jour ça marche, un jour ça marche pas. Un jour l'infirmes se fait refiler une fausse pièce -qu'il faut que je me débrouille à écouler - un autre jour il reçoit un coup de pied au cul -c'est à moi d'allonger. Et je vous parle pas des bureaucrates du Temple distribuant les aides aux malheureux. Mes infirmes n'avaient jamais le bon formulaire de déclaration d'indigence. « Va chercher le rouleau de parchemin n°A 666 bis – Mais où le trouve t-on ? A Qumrân, c'est là qu'ils en ont des tonnes de manuscrits » ou encore : « Signe au bas du formulaire – Mais je suis manchot - Alors fait une croix. » C'était tout le temps comme ça avec les Légistes et les lois qu'ils pondent.

A : « Malheur à vous Légistes, parce que vous chargez les gens de fardeaux insupportables, alors que vous-mêmes ne touchez pas à ces fardeaux d'un seul de vos doigts ! Malheur à vous Légistes qui filtraient le moustique et engloutissaient le chameau ! »

BS : Ca c'est envoyé ! De qui est-ce ?

A : Jésus.

BS : Il n'a pas dû se faire que des amis en leur envoyant ça dans la tronche. Mais permettez que j'en revienne à mon problème de pain quotidien, « La suite », celle que ne raconte pas votre bouquin.

Faut me comprendre, j'ai fini par en avoir ras le bol d'avoir à le leur remplir. Je leur ai dit : « Plutôt que d'aller quémander par les chemins d'Israël votre pain, faites-le vous-même ! Vous trouverez en Israël plus de grains de blé à glaner que de généreux qui vous filent leur blé » C'est vrai, qu'auriez-vous trouvé à ma place comme solution pour ces 500 ventres valides d'infirmités affamés à nourrir quotidiennement ? Votre truc de la multiplication des pains et des poissons, moi, je le connaissais pas. J'avais pas le choix : si je voulais cesser de me torturer l'esprit chaque jour sur leur sort, c'était -en plus- à moi de me retrousser les manches pour leur trouver une solution miracle ! Vous ne savez pas ce que c'est, vous, l'obsession d'avoir à leur trouver quelque chose à becqueter. Les miracles, ça n'existe pas, hein ?

Qu'est-ce que vous croyez : j'ai pas honte à le dire, je cherchais à m'en dégager, moi, de cette galère dans laquelle je m'étais mis tout seul.

A : Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu.



Le Bon Samaritain
par Rembrandt

BS : Quiconque a mis la main à la pâte et ne regarde pas en arrière le four fabrique du pain impropre à manger.

Parce qu'il a fallu qu'ils s'y mettent, tous, et sans discussion. Ça pas été facile au début, vous pouvez me croire. Ça ne s'est pas fait en un jour. Il m'en a fallu du temps pour leur expliquer et leur montrer. Pensez donc : dix maisons en Palestine, c'est donné dix fois le même cours de construction d'un four à pain, puis dix fois le même cours de fabrication du pain puis dix fois la surveillance de la première fournée de pain...Et bobonne avec ça qui m'engueulait tout le temps : « La farine, ça tâche ! Dans quel état as-tu mis encore ta tunique toute neuve ! » Vous parlez de m'être soulagé du boulot d'avant...Notez qu'un aveugle, ça pétrit très bien, suffit que le sourd-muet lui verse le nombre de mesures de farine qu'il faut pour une bonne mesure d'eau. Un manchot, ça sait surveiller la cuisson dans le four, suffit que les culs-de-jatte fassent la chaîne pour enfourner du bois. Il n'y a que le fou qu'il faut serrer de près, sans quoi il verserait trop de levain. Bon, c'est sûr, on n'ouvrira pas une boulangerie avec ces apprentis mais, c'est ce qui les a aidés quand même à s'en sortir.

Et ils ont réussi à se nourrir par eux-mêmes !

Et là, je pensais être définitivement débarrassé des problèmes d'intendance. Pas trop tôt d'arrêter. Enfin, j'allais pouvoir prendre des vacances. Parce que je suis un homme d'affaires, moi, et j'ai besoin de congés pour rester en forme afin de continuer à faire de bonnes affaires.

Alors, prendre quelques jours de vacances avec bobonne et les cinq enfants, dans la station balnéaire de Tibériade ou de Césarée, les doigts de pied en éventail sur la plage, c'était mon rêve. Bref, devenir enfin peinarde !

Sauf que je n'avais pas prévu le levain...

A : Le Royaume des Cieux est semblable à du levain qu'une femme a pris et enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait levé.

BS : Malheureuse, qu'a-t-elle fait de faire du pain avec du levain ? On voit bien qu'elle n'a pas eu affaire comme moi aux Pharisiens et à leur Loi...

Parce que les re-voilà, ceux-là. Qui dit pain 'au levain', dit impôt du Temple. Ca, je ne l'avais pas prévu dans mes plans ni dans mes calculs.

Un jour, les collecteurs du Temple sont entrés dans une maison d'infirmités : « Est-ce que votre maître ne paie pas la didrachme ? » « Mais si » ont répondu ces innocents aux mains blanches. Et ils m'ont mis les collecteurs sur le dos.

Objection : « Les infirmes ne sont-ils pas exonérés de l'impôt du Temple ? » Réponse : « Les infirmes en sont exonérés pour eux-mêmes, mais le pain n'est pas exempt du versement de la dîme du levain. » Objection : « Ah ? même si c'est du pain fabriqué par des infirmes, mangé par des infirmes ? Réponse : « Le levain, lui, n'est pas fabriqué par des infirmes ».

Mais quel est l'infirme qui a inventé cette loi ? Bref, mieux valait arrêter ce dialogue de sourds.

Attendu que mon redressement fiscal commençait à faire une sacrée ardoise depuis le temps qu'on faisait du pain sans savoir qu'il fallait payer au Temple la dîme du levain, j'ai adressé une vigoureuse plainte auprès du Sanhédrin.

A : « Malheur à vous, Pharisiens hypocrites qui acquittez la dîme de la menthe, du fenouil, du cumin et de toutes les plantes potagères après avoir négligé la Justice et la miséricorde, c'est ceci qu'il fallait pratiquer sans négliger cela. »



Le Bon Samaritain
Par George Frederick Watts RA

BS : Ca c'est balancé ! De qui est-ce ?

A : Jésus.

BS : Il n'a pas dû se faire que des amis en leur balançant ça dans la gueule. Mais permettez que j'en revienne à mon problème de levain. Parce que c'est « La suite ». Celle que ne raconte pas votre bouquin.

A : Je vous écoute.

BS : Ma bonne femme m'avait bien prévenu : « Tu vas te mettre encore dans de sales draps à cause de tes infirmes. » « Et tu préfères que je paye les arriérés de dîme du levain ? ». « Tout ça ne serait pas arrivé si... » Oh et puis zut ! J'avais voulu les aider à se faire eux-mêmes leur pain parce que j'en pouvais plus de me coltiner chaque jour le casse-tête de leur nourriture et voilà que ça me retombait dessus ! Et comme mes infirmes étaient indigents, les collecteurs ne voulaient rien savoir, c'était donc à moi de payer, à leur place, la dîme du levain. Et ce depuis le début. Tu parles d'une multiplication, à moins d'un miracle.

Oh, mon procès n'a servi à rien, à rien du tout. Vous y croyez, vous, à la Justice en Palestine? Et, d'ailleurs, pourquoi dis-je « en Palestine » ? Déjà, avec ma gueule de Samaritain, c'était mal barré devant le Sanhédrin. J'aggravais mon cas, puisque j'avais pas payé une dîme qui revenait au Trésor du Temple. Comme je n'étais pas Juif, j'ai dû m'en remettre pour défendre ma cause à l'un de mes petits protégés, qui, lui, était Juif.

Je l'avais choisi parmi les non bègues ou les non sourds. Déjà, ça limitait le choix. C'était un homme malade des jambes depuis trente-huit ans. Mais il avait toute sa tête.

Un jour, je l'avais vu coucher dans une rue de Jérusalem, et devinant qu'il était malade depuis longtemps, je lui avais dit: « Veux-tu t'en sortir? Je n'ai à t'offrir que le réconfort de ne pas être à la rue. »

Il m'avait répondu: « Seigneur, -encore un coup de pommade pour m'apitoyer- je n'ai personne chez qui aller. »

« Lève-toi, prends ton lit, et marche jusqu'à la maison de Naïm bâtie pour les tiens. »

Aussitôt cet homme fut guéri -dans sa tête-; il prit son lit, et marcha jusqu'à la maison pour infirmes de Naïm.

Voilà pourquoi je l'avais choisi pour me défendre devant le Sanhédrin.

Les prêtres et les scribes s'étaient réunis pour délibérer et l'écouter.

« Nous sommes des infirmes et nous sommes pauvres. Un homme bon, un Samaritain de Sychar...

Les Pharisiens interrompirent mon bonhomme et lui dirent: « Donne gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. »

Voilà que ma sale gueule de Samaritain revenait sur le tapis!

Il répondit: « S'il est un pécheur, je ne sais; je sais une chose, c'est que j'étais à la rue, j'avais faim et que maintenant je suis dans une maison ; nous y faisons nous-mêmes notre pain au levain... »

Ils l'injurièrent et dirent: « C'est toi qui es le disciple d'un Samaritain qui appelle ouvertement à ne pas payer la dîme du levain; nous, nous sommes disciples de Moïse et nous payons fidèlement la dîme du levain. »

Pas décontenancé du tout, il leur répondit: « Il est étonnant que la dîme du levain revienne à priver les infirmes de leur pain; et cependant c'est un pécheur qui nous a ouvert l'espoir d'en manger. »

Ils lui répondirent outrés: « Toi l'infirmes, tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes, nous des hommes valides! » Et ils le chassèrent.

Fallait s'en douter.

Puisque je ne pouvais me défendre seul, et puisque j'étais Samaritain, j'irai devant l'occupant. Après tout, pour lui, Juifs ou Samaritains, c'est pareil au même ; c'est toujours des occupés.

J'ai fini par obtenir audience auprès du Gouverneur romain. C'est que je suis un homme d'affaires, moi, et j'ai des connaissances haut placées.

Dans son prétoire, il m'appela et me dit: « Es-tu le chef des infirmes, des boiteux et autres estropiés qui fait des ennuis ? »

J'ai été plutôt interloqué par cette entrée en matière. Voilà tout ce que j'étais pour lui: un leader du syndicat des infirmes, donc un enqueteur. Pour un peu, il m'aurait demandé : « Vos infirmes, boiteux et autres estropiés, combien de divisions ? ». Ca c'est un langage qu'il aurait compris le Préfet romain. Je lui ai répondu: « Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi? »

Le Gouverneur romain me répondit: « Moi, suis-je Juif? Ton recours devant le Sanhédrin a été rejeté: qu'as-tu fait?

« Je ne fais pas de politique. Si j'en faisais, je ne m'adresserai pas à toi ; mes partisans auraient combattu pour moi afin de modifier la Loi. Je me bats seulement pour que la vérité soit dite : oui ou non faut-il payer une taxe sur le levain du pain fabriqué par les infirmes quand on ne cherche qu'à nourrir des infirmes avec ce pain? »

Et là, il me répond du tac au tac : « Qu'est-ce que la vérité? »

Après avoir dit cela, il me renvoya en faisant le poète:

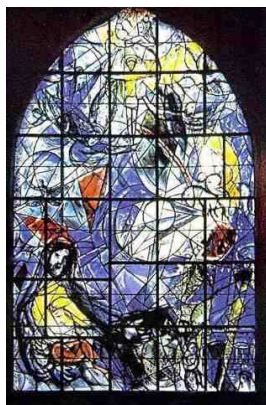
« Ta dîme du levain,

Je m'en lave les mains ».

A : Cela me rappelle quelqu'un ...

BS : Cet enfoiré m'a répondu « Qu'est-ce que la vérité? », je sais bien pourquoi : parce qu'il est du Pouvoir. Tout Pouvoir ment. Le Pouvoir n'en a rien à foutre de la vérité. « Qu'est-ce que la vérité? » La vérité, ça ne compte pas pour rester au Pouvoir, seuls comptent les moyens pour y demeurer. Même s'il faut pour cela cacher la vérité. Même quand le Pouvoir dit que c'est vrai, on comprend qu'il ne dit pas la vérité. Et quand il promet, le Pouvoir ment encore car il sait qu'il ne tient aucune promesse. En somme, le Pouvoir ment toujours. Quoi qu'il fasse. La vérité, c'est pas son problème ; « Qu'est-ce que la vérité? » ; mes petits infirmes, c'est souvent qu'ils me disaient « Bon maître, c'est la vérité ». Les petits ne savent pas mentir. Ou alors ils mentent pour de vrai. Par exemple, je les obligeais tous à mettre la main à la pâte de la boulangerie de leur maison. Je savais bien qu'ils n'en avaient pas tous la capacité. Mais quand ils me disaient : « Bon maître, je peux le faire, c'est la vérité », c'était toujours un mensonge, mais un mensonge sincère. Je me disais : « Il est manchot, mais il veut me prouver qu'il peut y arriver » ou alors je me disais « Il veut se surpasser, c'est bien la preuve qu'il est dingue ». Eux ils assumaient. Pas comme l'autre enfoiré de romain. Voilà la différence qu'il y a entre les petits et les grands, entre les infirmes et les valides. « Qu'est-ce que la vérité? » Forcément, la lâcheté, c'est le luxe des gens valides. « Qu'est-ce que la vérité? » ; les infirmes, c'est pas son problème : combien de légionnaires pour casser une manif d'infirmes ? Son problème, c'est que les infirmes doivent pas emmerder le Pouvoir. Point final.

A : Alors qu'avez-vous fait ?



Le Bon Samaritain

par Chagall

BS : Dorénavant, on a fait du pain azyne.

(*las*) Heureusement qu'il n'y avait pas de dîme sur le lait de chèvre...

A : Pourquoi ?

BS : Parce qu'il a fallu aussi que je me tape le lait de chèvre. Ca c'est « la suite », « la suite » que ne raconte pas votre bouquin, mais je vais vous la raconter, moi, « la suite ».

A : Je vous écoute.

BS : Je n'avais pas suffisamment des infirmes adultes sur le dos depuis que j'étais tombé sur Mathieu sur la route de Jéricho, voilà qu'un concours de circonstances, dont je me serais bien passé -encore une fois-, m'a mis un moufflet infirme dans les bras, à donner la tétée au lait de chèvre...

A : Comment est-ce arrivé ?

BS : Je l'avais recueilli dans la maison de Bethléem, je ne sais si vous voyez où ça se trouve...

A : Je m'en fais une petite idée, mais ce que je vous demandais, c'est « Comment est-ce arrivé ? »

BS : « La suite », vous voulez dire ? Tiens, votre bouquin ne la raconte pas ? Je vous taquine...C'est que grande fut ma découverte qu'au pays des Gadaréniens, sur l'autre rive de la mer de Génésareth, ils pratiquaient les lois de Sparte...

A : Expliquez-vous. Vous savez, un ange, c'est si naïf...

BS : Tout enfant nouveau-né, s'il naît infirme, est noyé. Au début, je ne le croyais pas jusqu'à ce que la femme adultère du pays de Gadara me le fasse comprendre. Alors que pour mes affaires je voyageais tranquillement –ça m'a déjà joué un tour de voyager « tranquillement »- dans ce pays fondé par des grecs, des descendants d'Alexandre, en Décapole, j'aperçus un attroupement bruyant d'hommes excités par la colère. Ils formaient cercle autour d'une femme apeurée tenant en ses bras un avorton dont on discernait qu'il avait deux pieds bots. Comme j'intervenais, l'un d'eux me dit : « Étranger, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Vois par toi-même le fruit de sa fornication qui l'accuse, dont elle refuse de se séparer. Elle a engendré un monstre. Alexandre nous a prescrit dans la Loi de noyer ces choses-là. Et toi, qu'en dis-tu ? » Ils disaient cela pour me tendre un piège afin de pouvoir m'accuser de troubler l'Ordre de leur cité. Mais je me suis assis par terre, et avec mon doigt, je me suis mis à écrire des signes samaritains qu'ils ne comprenaient pas. Comme ils étaient interloqués, je leur ai dit en levant vers eux mon regard : « Que celui de vous qui se trouve sans défaut physique lui attache au cou la première pierre pour le faire couler. » Puis, je me suis remis à faire mes dessins au sol. A ces mots, ils se retirèrent un à un, à commencer par les plus moches. A la fin, il ne resta plus que la femme tenant son avorton dans les bras qui était toujours là. Alors je me suis relevé et lui ai dit : « Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a arraché l'enfant ? » « Personne, étranger » répondit-elle ? « Moi non plus, lui ai-je réparti, je ne te l'arrache pas mais si tu veux qu'il vive, je ne connais qu'une maison en Palestine, à Bethléem, qui sera un asile pour ton avorton. » Et voilà comment, alors que j'avais déjà assez d'infirmités à nourrir au pain azyme, je me suis rajouté le boulot de nourrice d'un avorton qui avait des pieds bots de naissance.

A : Quiconque accueille un de ces petits enfants à cause de Jésus, c'est Jésus qu'il accueille et quiconque accueille Jésus, ce n'est pas Jésus qu'il accueille, mais le Père qui l'a envoyé.



Le Bon Samaritain
Par Cornelis Cornelisz. van Haarlem

BS : Vous voulez dire qu'en ayant accueilli ce petit infirme dans la maison de Bethléem que j'ai créée, c'est Jésus en personne que j'ai accueilli dans cette même maison ?

A : En vérité, vous le dîtes.

BS : Ah bon... De quelle infirmité souffrait-il, votre Jésus ?

A : Pardon ?

BS : Oui, je ne savais pas que Jésus aussi avait des pieds bots, comme ce petit infirme que j'ai appelé « Emmanuel », ce qui signifie ...

A : Ce qui signifie « Dieu avec nous », oui, je sais.

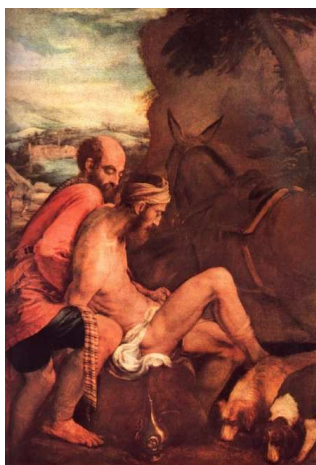
BS : Un peu plus tard, je retrouvais sur le marché un des excités de l'instant précédent. Il me semblait un personnage important à ses habits, scribe ou légiste. Je l'interrogeais sur les mœurs du pays de la Décapole : « M'enfin, nul n'est parfait : il y a des petits, des gros, des cons, des moches, certains ont une verrue au nez, d'autres ont des boutons aux fesses, alors quoi, quel mal a donc fait cet avorton ? » Il me répliqua : « Ce n'est pas par une décision illégale que nous noyons les avortons infirmes, au contraire, mais parce que ce qui est invalide ne peut être valide. Il est conforme à l'intérêt de la société qu'une chose ne prétende pas être notre semblable. »

A : Jésus leur a fait voir quantités de bonnes œuvres venant du Père mais ils lui répliquèrent : « Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, c'est pour un blasphème : parce que toi, qui n'est qu'un homme, tu te fais Dieu ».

BS : L'avorton, qui n'est qu'un invalide, blasphème donc en se faisant homme ? Pourtant, l'avorton est à l'image de l'homme mais les Gadaréniens ne supportent de se voir en dessous des chevilles de l'infirmes aux pieds bots ; donc faut faire disparaître le haut du corps.

A : Et l'homme est à l'image de Dieu mais il ne supporte pas de voir le mal du péché originel, il fait donc disparaître le Bien.

BS : Si vous saviez tout ce que je ne pige pas bien dans ma tête de Samaritain. Tiens, puisqu'on en cause, pourquoi mes semblables croient-ils qu'un infirme est possédé par un démon ? Cela se peut-il vraiment ?



Le Bon Samaritain
Par Jacopo Bassano

A : C'est en raison de leur caractère intraitable mais à l'origine, il n'en fut pas ainsi.

BS : Voulez-vous dire que c'est à cause de leur ignorance ?

A : En vérité, à l'origine de l'infirmité, il y a la vie. Mais l'orgueil de l'homme refuse d'admettre qu'il a part à cette vie sans une faute. Le démon lui offre une explication doublement commode : l'homme n'a pas part à l'œuvre des Ténèbres. Ce qui est l'œuvre des Ténèbres mérite la Géhenne. Voilà pourquoi il rejette l'infirmité.

BS : C'est ignoble. Laissez-moi redescendre sur terre leur expliquer que ce sont des cons.

A : Alors là vous perdriez drôlement votre temps. Si vous saviez les miracles les plus extraordinaires que Jésus a faits dans certaines villes de Palestine, sous leurs yeux, au milieu d'eux, devant des centaines de témoins. Et pourtant, Jésus leur a dit : « Malheur à toi, Chorazin ! Malheur à toi, Bethsaïda ! –je ne sais pas si vous connaissez ces deux villes ?

BS : Je m'en fais une petite idée...

A : « ...car, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties, en prenant le sac et la cendre ». Laissez tomber votre idée de redescendre sur terre, même Lazare, ils n'y ont pas cru. S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader quand même quelqu'un des morts ressusciterait.

BS : Lazare l'ulcéreux ?

A : Non, Lazare de Béthanie.

BS : J'ai pas connu. Parce que je croyais que vous parliez de Lazare l'ulcéreux, celui-là, je l'ai bien connu. Quand il ne couchait pas devant la porte d'un riche, un certain Crésus, il venait de temps à autre trouver refuge dans notre maison pour infirmes, lorsque les chiens de ce friqué

l'emmerdaient trop. Un jour, on l'a plus revu. Jamais su ce qu'il était devenu ce pauvre type. Faisait pitié avec tous ces ulcères...

A : Ah oui, je vois de qui vous voulez parler. Il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.



Le Bon Samaritain
Par Joseph Highmore

BS : Fichtre, rien que ça, vous voulez dire le « Abraham », le Prophète ? Enfin, je veux dire le Grand Prophète ? Ben dis donc, je savais pas qu'il avait plus de relations que le milliardaire devant chez qui il couchait. Ma grand-mère me le répétait souvent : « Faut jamais se fier aux apparences ».

M'enfin il s'en est sorti, lui. Moi, je suis arrivé au bout du rouleau. Marre. Crevé. Épuisé. Achievé. Fini. Liquidé. Mort. Vous n'imaginez pas ce que ça pèse sur les épaules un infirme. C'est pas gros un infirme, surtout avec un œil, un bras ou une jambe en moins. Mais quand ça se multiplie, ça pèse les infirmes. Plus le poids des béquilles des boiteux, des jattes des estropiés et des civières des paralytiques. Imaginez : 10 villes de Palestine. Une maison d'infirmes dans chacune des dix villes de Palestine. 50 infirmes chaque année dans chacune de ces dix maisons en Palestine. Dix ans passés à s'occuper chaque année des 500 infirmes dans chacune de ces dix maisons en Palestine. Dix ans à s'être occupé devoyons ça fait combien au total (*il compte avec ses doigts*)...5000 infirmes ! Vous voyez, moi aussi, j'ai su ce que c'était d'avoir à multiplier et à distribuer le pain azyme à 5000 affamés . Mais sauf que moi j'avais pas des trucs pour le faire facilement comme votre Jésus...Rendez-vous compte : chaque jour que comptent ces dix ans passé à s'occuper au total de ces 5000 infirmes. Et pas un jour de sabbat avec ça. Les infirmes ne font pas sabbat. C'est bien ce que ne pigeaient pas les Pharisiens. Ça fait dix ans que je trime, Monsieur. Alors, vous comprenez qu'on a le droit de mourir d'épuisement à la tâche, comme moi. Il ne me restait plus qu'à dire, si j'en avais encore la force :...

A : « Père, l'heure est venue. J'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire ».

BS : 'Toi, là-haut, qui que tu sois, où que tu sois, rappelle-moi sur-le-champ, et je veux bien même aller en enfer, pourvu qu'il n'y ait pas en enfer des infirmes à s'occuper !'

A : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné. » Même Jésus, sur la croix, a connu la lassitude dans l'épreuve de la Passion. Vous avez dû être pardonné de votre lassitude, puisque vous êtes ici. Mais, cette œuvre qui vous a été donnée, vous l'avez faite quand même.

BS : Oui, il m'a bien eu votre Bon Dieu. Pour le boulot, ça on peut dire qu'Il m'en a collé sur le dos, jusque là. Mais enfin, pourquoi moi, pauvre bougre de Samaritain qui vivait si tranquille à Sychar ?...

A : Au mont des oliviers, Jésus, sentant que sa fin approchait, dit : « Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la tienne » !

BS : « Ma volonté », « ma volonté ». Vous en avez de bonnes. J'ai rien voulu, j'ai rien cherché, j'ai tout subi ; suis pas maso tout de même. Je me baladais tranquillement sur la route de Jéricho en sifflotant. Il faisait beau. Mes affaires n'avaient pas trop mal marché à Jérusalem. Je pensais à bobonne. Je venais de croiser un prêtre plein de suffisance, y'avait qu'à voir sa gueule, et un lévite plein au as, suffisait de voir sa robe, quand je suis tombé nez-à nez sur un pauvre bougre, tout sanguinolent, tout escagassé, qui hurlait, fallait voir comme il hurlait : « Au secours, pitié, au secours, ayez pitié de moi ». J'ai pas écouté « ma » volonté. Ca m'est tombé dessus, là, d'un coup, au détour du chemin. Je savais même pas que les autres l'avaient croisé, sinon je leur aurais couru après en les engueulant : « Eh, vous êtes payés pour vous vous occuper des malheureux, pas moi, je vous le laisse, j'ai un rendez-vous à Jéricho qui n'attend pas »...Bon, forcément vous n'écoutez que votre devoir puis, après, vous êtes forcément piégé par l'engrenage du devoir : il est mal fichu ; forcément je le rafistole un peu ; ce n'est pas pour le peu d'huile et de vin que j'avais emporté avec moi en voyage que ça m'a pris; il ne peut pas rester sur cette route dans cet état ; forcément je lui file un coup de main en le montant sur le dos de mon âne; ce n'est pas pour son poids que je plaindrai mon âne ; je crois m'en débarrasser en le remettant entre les mains de l'hôtellerie la plus proche ; ce n'est pas pour les deux deniers que ça me coûte ; manque de bol, il reste infirme des mauvais coups qu'il a reçus; forcément, pour revenir en Samarie, je dois repasser par cette route et forcément cette route repasse devant cette hôtellerie ; forcément, avec son bras et sa jambe cassés, le gus n'a pas pu aller dehors; l'hôtelier vous coince forcément : « dîtes, le gars que vous m'aviez déposé l'autre semaine, ça coûte deux derniers de plus » ; forcément vous le payez ; c'est pas pour les deux deniers de plus que ça m'a coûté mais deux deniers la semaine, c'est toujours plus cher de le laisser là, à vos frais, que de l'emmener; vous ne pouvez pas le laisser sur le pas de la porte de l'hôtellerie vu qu'il ne peut plus marcher et que l'hôtelier tire la gueule de se prendre un infirme devant sa porte à cause de la clientèle; forcément vous l'emmenez chez vous ; au début, vous dîtes à bobonne : « Écoute, c'est forcément pour quelques jours seulement » ; mais forcément, un infirme, ça devient difficile à garder avec bonbonne et les mômes à la maison; forcément vous lui trouvez une maison à côté de chez vous et lui filez un peu de blé pour l'aider à s'en sortir ; s'en ramènent d'autres, encore plus infirmes que lui ; forcément vous pouvez pas les mettre à la porte, etc. etc. etc. Vous allez pas me dire que tout cet engrenage, c'est « ma volonté » ? NON, c'est votre Bon Dieu qui me l'a piquée, pour y mettre la « sienne ».

Forcément.

Mais qu'est-ce que je lui ai fait à votre Bon Dieu ! Il en a forcément après moi !

A : Jésus vit un jour, en passant, un homme assis au bureau de la douane. Son nom était Matthieu. Matthieu avec deux T. Il lui dit : « Suis-moi » ! Et, se levant, il le suivit. Un autre, entre les disciples, lui dit : « Seigneur, permets-moi de m'en aller d'abord enterrer mon père ». Il ne revint pas. A un autre, Jésus lui dit : « Va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et suis-moi ». Quand il entendit cette parole, il s'en alla contrister. Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à Sa suite, n'est pas digne de Jésus.

BS : Mais moi, ce n'est pas une croix que j'ai pris, c'est une béquille...

Sacré Dieu, nom de Dieu, sacré nom de Dieu, combien de fois l'ai-je engueulé d'avoir fait naître des infirmes ? Combien de fois ai-je pesté contre Lui qu'il y ait des infirmes ? Mais enfin, vous

qui êtes bien placé près du Bon Dieu, vous devez avoir des tuyaux, pourquoi faire naître un infirme ? Qui a pêché, lui ou ses parents ?

A : Ni lui ni ses parents n'ont pêché, mais c'est pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu.

BS : C'est compliqué pour un Samaritain qui n'a pas été à l'école...

A : « Ni lui ni ses parents n'ont pêché » signifie que ni lui ni ses parents n'ont commis de faute en le faisant naître. L'avoir conçu n'a pas été une faute ; l'avoir élevé n'a pas été une faute ; vivre infirme n'est pas une faute ; l'infirmité n'est pas une faute. En vérité, je vous ai déjà dit tout à l'heure qu'un infirme n'est pas possédé par un démon. Celui qui y voit une faute commet assurément un péché plus grave que le péché qu'il croyait par superstition dénoncer dans l'origine de l'infirmité. Nul ne pêche à respecter ce qu'a voulu le Père créateur mais on pêche assurément à penser que le Père créateur a commis une faute en faisant naître un infirme.

BS : Et comment « en lui se manifestent alors les œuvres de Dieu » ?

A : Jésus n'est pas venu appeler les justes, mais les pêcheurs. Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecins, mais les malades. Au nom de Jésus, les justes ne sauvent pas les autres justes ni les bien portants ne secourent pas les autres bien portants mais, au nom de Jésus, les justes se sanctifient en sauvant les pêcheurs et les bien portants se sanctifient en secourant les infirmes ; et les bien portants qui secourent les infirmes se révèlent des justes devant Jésus et les bien portants qui ne secourent pas les infirmes se révèlent des pêcheurs devant Jésus ; et les justes qui sauvent à leur tour ces pêcheurs se révèlent des saints devant Jésus.

BS : Et les infirmes, qu'est-ce qu'ils y gagnent d'avoir été sur terre boiteux, aveugles, sourds, paralytiques quand les justes comme les pêcheurs courraient, voyaient, entendaient, se pliaient en quatre ?

A : Heureux les affligés, car ils seront consolés. Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde. Celui qui console un affligé se montre miséricordieux devant Jésus, et c'est Jésus qui console cet affligé. Celui qui est consolé par un miséricordieux et se montre reconnaissant envers son consolateur, c'est Jésus qui se montre miséricordieux envers ce consolateur. Grande sera leur récompense mutuelle dans le Ciel car le Royaume des Cieux est à eux.

BS : Tout ça, c'est un peu psycho pour moi, qui suis Samaritain. Mais ce que je sais, c'est que pour moi, qu'est-ce que ça m'a rapporté, à moi, de rendre service aux infirmes de Palestine, hein, je vous le demande ? Ca m'a rapporté quoi de passer du temps à ces maisons pour infirmes ? Je vais vous le dire ce que ça m'a rapporté : ça m'a rapporté que des emmerdements, oui, Monsieur l'Ange, que des emmerdements à être « Monsieur le Bon Samaritain » comme vous dites ; je passais moins de temps à mes affaires que mes concurrents qui, eux, me faisaient pas de cadeau ; j'ai eu bonbonne qui m'a plaqué parce qu'elle en a eu ras le bol que je m'occupe plus de « mes » infirmes que d'elle ; j'ai eu mes fils qui ont râlé parce que je passais moins de temps avec eux qu'avec « mes » infirmes ; qui chantaient que je dépensais l'argent de leur héritage pour « mes infirmes » ; j'ai eu droit à un redressement fiscal pour ne pas avoir payé la dîme du levain à la place de « mes » infirmes ; je me suis tapé un procès à cause de « mes » infirmes et j'ai perdu ; je suis mort de fatigue de m'être occupé des dix maisons de « mes » infirmes ; un matin, c'en était trop, j'ai claqué ; j'en ai crevé, comme ça, paf ! Je suis tombé raide mort ; j'ai clamsé : la voilà « la suite » que ne raconte pas votre bouquin, « la suite » et aussi la fin (*il joint le geste à la parole et s'effondre à terre*).

(après quelques secondes, se relevant). Voilà ce que ça m'a rapporté de faire le « Bon » Samaritain! Vous croyez peut-être que ça m'a rapporté des remerciements ? Des reconnaissances ? Des gratitudes ? Je t'en foutrais ! Quand on est mort, c'est con, on peut pas assister à son enterrement, sinon on repèrerait ceux qui y viennent, et qu'on pouvait pas blairer, et ceux qui n'y viennent pas, qu'on arrosait pourtant. Le plus révoltant de toutes ces années d'esclavage au profit, au seul profit, de la cause des infirmes de Palestine, vous savez quoi ?

A : Non.

BS : Tiens, je croyais que vous saviez tout ! Ben, c'est que je n'ai reçu que les quolibets, que des méchancetés, que des mesquineries de la part des grands prêtres qui s'occupaient en Palestine de l'aumône aux pauvres et aux infirmes. Ce que je faisais, ce dont je me mêlais, ce n'étaient jamais comme-ci, jamais comme ça. Jamais je n'étais conforme à la Loi. Leur Loi. « De quoi vous mêlez-vous ? » « Qui c'est ce Samaritain qui nous donnent des leçons, à nous, fils d'Israël ? » Pire, ces enfoirés excitaient les pauvres et les mendiants contre moi. Ils disaient que je leur volais l'aumône pour « mes » infirmes ! Ils m'accusaient de privilégier « mes » infirmes sur les pauvres ou les mendiants. Ridicule. Ce n'était pas « mes » infirmes qui réduisaient la part de l'aumône distribué par le Temple, c'est le Temple qui réduisait la part du Trésor à l'aumône. Mais, à force de les exciter, je finissais par avoir drôlement peur qu'un de ces mendiants qui les croient me plante un couteau dans le dos.

Comment vous expliquez-vous cette injustice de faire le bien, hein, je vous colle, là !

A : Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, dans sa parenté et dans sa maison.

BS : Eh bien, si nul n'est prophète dans sa patrie, dans sa parenté et dans sa maison, il ne lui reste plus qu'à aller prêcher sur la lune. Au moins, là-haut, j'aurais pas risqué de rencontrer Mathieu sur la route de Jéricho...Y a quand même pas des extraterrestres infirmes !

Le monde est ingrat, hein ? Dans ces maisons d'infirmes, ça allait et ça venait. Notez que je préférerais cela, où les aurais-je logé, comment les aurais-je nourri, avec quoi les aurais-je vêtu si, n'étant pas de passage, ils y avaient tous demeuré ? Sitôt un peu de force reprise ou de soins dispensés, hop, ils s'en retournaient mendier sur les chemins de Palestine. Eux s'en retournaient, mais moi je restais, comme un con. Avec les nouveaux qui remplaçaient les anciens. Ça désemplissait pas, notez. Mais croyez-vous qu'ils avaient tous la pensée de revenir de temps à autre me remercier ? On ne fait jamais rien pour être remercié mais quand même, cela fait plaisir quand on s'est cassé le trognon pour les autres. Ben y en avait pas un sur dix, entendez-vous, pas un sur dix qui me donnait des nouvelles.

A : Comme Jésus faisait route vers Jérusalem, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Se tenant à distance, ils élevèrent la voix : « Jésus, maître, aie pitié de nous. » A cette vue, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » Pendant qu'ils y allaient, ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'ils avaient été guéris, revint sur ses pas et se jeta aux pieds de Jésus qui lui dit : « Est-ce que tous les dix n'ont pas été guéris ? Les neuf autres, où sont-ils ? »

BS : Croyez-en mon expérience, ils sont allés boire un petit coup à la taverne pour fêter leur guérison miraculeuse. Les miens y allaient dépenser leur aumône que je leur faisais économiser.

A : Jésus dit alors à ce dixième : « Pars, ta foi t'a sauvé. »

BS : Ca va, j'ai compris, les neuf autres se sont réveillés avec la gueule de bois. Une gueule de bois contre une jambe de bois. Ca leur apprendra. Tans pis pour eux.

A : Jésus parlait en paraboles sur beaucoup de choses. Il a dit beaucoup d'autres paroles que celles que les Évangiles rapportent; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même puisse contenir les livres qu'on écrirait. Il leur dit un jour cette parabole :

Le maître du domaine appela ses deux serviteurs pour les semailles et leur remit chacun une part de semence.

Il donna une part de semence à l'un et à l'autre la seconde fraction, et il partit pour un long voyage.

Aussitôt ses deux serviteurs semèrent dans la bonne terre la semence que le maître leur avait donnée.

Lorsque le blé eut poussé et donné du fruit, du trèfle parut aussi.

Les ouvriers du premier serviteur vinrent lui dire: « Ton Seigneur ne t'a-il pas donné de la semence de blé pour ton champ? D'où vient donc qu'il y a du trèfle qui ne produira rien qui a levé parmi le blé? »

Et ce premier serviteur leur dit : « Arrachez ce trèfle qui ne produit pas de blé et ne sert à rien, liez-le en gerbes et brûlez-le », ce qu'ils firent aussitôt. Mais en arrachant le trèfle, ils déracinèrent quantité de blés en même temps.

Les ouvriers du second serviteur vinrent lui dire: « Ton Seigneur ne s'est-il pas trompé dans les semences ? Vois donc, d'où vient-il qu'il y a du trèfle qui ne produira rien parmi la semence de blé qui vient de lever ? »

Et ce second serviteur leur dit : « N'arrachez pas ce trèfle même s'il ne produit pas de graines semblables à celles dont on fait le pain, de peur que mon maître ne se soit pas trompé en me donnant une semence qu'il a mélangée à dessein. »

Lorsque vint le temps de la moisson, le maître du domaine vint pour la récolte.

Le premier serviteur lui dit : « Maître, par erreur s'est glissé dans la semence de blé que tu m'as donnée du mauvais trèfle qui ne produit rien et prend la place du bon blé. Comme je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé, et qui amasses où tu n'as pas vanné, vois, je l'ai fait arracher et lier en gerbes puis brûler, car il ne sert à rien et fait de l'ombre au blé».

Son maître lui répondit: « Serviteur ignorant et présomptueux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que j'amasse où je n'ai pas vanné; comment osais-tu te prétendre plus savant que moi en croyant que j'avais, par mégarde ou par ignorance, versé de la semence de trèfle dans la semence de blé. En arrachant le trèfle, vous avez déraciné en même temps le blé. Ôtez-lui donc le peu qu'il a moissonné, et donnez-le à celui qui a fait la meilleure récolte.»

Ce serviteur lui répondit : « Mais maître, tu es sévère avec ton serviteur. A quoi donc pouvait servir du trèfle qui ne porte aucune graine dont on fait le pain et dont la paille n'est digne que de faire la litière de l'âne ? »

« Serviteur insolent et mauvais, comment te permets-tu de juger ton maître ? Si j'avais mélangé les deux semences à proportion d'une mesure de trèfle pour mille de blé, c'est sciemment, parce que tout bon cultivateur sait que le blé produit au centuple s'il se nourrit de la bonne terre et que le trèfle apporte de l'azote aux racines du blé. »

Et se tournant vers le second serviteur, le maître lui dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, prends ta part à la récolte de ton maître. »



Le Bon Samaritain
Par William HOGARTH

BS : Ca va, j'ai pigé le sens de cette parabole, les hommes valides s'humanisent au contact de leurs frères invalides.

A : (*admiratif*) Je vous le dis en vérité, même en Israël, il ne s'est pas trouvé une aussi grande foi.

BS : (*se levant*) Bon, alors maintenant, sans blague, où sommes-nous ? Je suis en plein rêve, n'est-ce pas ? On m'a joué un bon tour, n'est-ce pas ?

A : Je vous l'ai déjà dit, nous sommes au Paradis, enfin, aux portes du Paradis.

BS : C'est quand même incroyable. On n'a pas l'air d'y être nombreux. On entend presque l'écho quand on parle. Notez, je m'en doutais un peu. A mes enfants, je leur disais : « Il y a tellement de salauds sur terre que ça m'étonnerait qu'au Paradis il y aura foule. On risque même de s'y emmerder comme des rats morts parce qu'il y aura personne avec qui rigoler »... Vous devez connaître tout le monde, ici.

A : En effet, tous les justes me sont connus.

BS : Alors, justement, vous allez pouvoir me filer un petit renseignement : ma femme, ma femme Marthe, elle est là ? C'est pas que je saute de joie à l'idée de la retrouver, mais qu'est-ce que vous voulez, je suis bon mari. Elle m'avait plaqué parce qu'elle en avait marre que je m'occupe plus de « mes » infirmes comme elle disait que de la maison, ou ...d'elle-même, je me comprends, m'enfin...

A : Hélas, je ne connais pas cette Marthe.

BS (*l'air soufflé*) : Ben, ça alors, ah bon...me voilà bien récompensé d'avoir été un mari fidèle toutes ces années !

A : Sur terre, les humains prennent femme ou mari mais ceux qui auront été jugés dignes d'avoir part à l'autre monde et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni femme ni mari.

BS : Et vous avez prévenu les humains restés sur terre ? Si j'avais su, moi qui l'ai supportée toute ma vie parce que je croyais qu'on devait aller au Paradis ensemble ou rien, j'en aurais connu d'autres bonnes femmes, moins chiantes et mieux foutues...

A : N'avez-vous pas lu que le Créateur, dès l'origine, vous fit homme et femme et qu'il a dit « l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et les deux ne feront plus qu'une seule chair. Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer . »

BS : Comme vous y allez, on voit bien que vous êtes un ange. Vous ne pouvez rien comprendre à ces choses-là, vous autres. On ne sait pas quel est le sexe des anges. On ne sait d'ailleurs pas si vous en avez un. Mais nous, Dieu nous a pas loupé. Il nous l'a mis en plein milieu.

A : Malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Si ta main est pour toi une occasion de péché, coupe-là et jette-là loin de toi : mieux vaut pour toi entrer dans la Vie manchot que d'être jeté avec tes deux mains dans le feu éternel.

BS : Une simple question, l'Ange. Au Paradis, il y a plus de manchots par automutilation que de naissance ?

A : J'en connais beaucoup qui n'ont plus leurs deux mains...



Le Bon Samaritain
par Gustave MOREAU

BS : J'en sortirai jamais de côtoyer des infirmes...

(silence)

Il faut que je vous dise.

A : Quoi ?

BS : En fait, tout à l'heure, je vous ai pas dit toute la vérité.

A : Ah ? C'est mal.

BS : Mais je ne vous ai pas menti totalement non plus.

A : Bon. C'est moins mal.

BS : En vous disant que je ne connaissais pas « votre Jésus », c'est un peu vrai et un peu faux. Ce serait plutôt exact de dire que j'en ai vaguement entendu parler. On racontait qu'une folle à Sychar lui avait parlé à votre Jésus. Je ne l'ai pas connu mais on racontait même qu'elle lui avait puisé de l'eau au puits de Jacob, je ne sais pas si vous voyez où c'est...

A : Je m'en fais une petite idée.

BS : Cette bonne femme n'avait pas bonne réputation, pour tout vous avouer, à ce qu'on m'a dit. Elle jonglait avec les jules. Elle en avait connu six dans sa vie. Les mauvaises langues disaient qu'étant tombé sur votre Jésus, elle avait bien dû chercher à le draguer. Mais moi, tous ces cancons de Samaritaines, je n'y prêtais aucune attention, et puis, toutes ces histoires sur Jésus, je ne m'en mêlais pas.

A : Et pourquoi ?

BS : Je m'occupais pas de politique, moi.

A : Jésus non plus. Tiens, après le miracle de la multiplication des pains et des poissons en Galilée, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, Jésus se retira de nouveau sur la montagne, tout seul. Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour tout homme qui croit en Lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle.

BS : Dites-en un peu sur votre Jésus dont vous me causez tant.

A : Jésus a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, est ressuscité des morts le troisième jour; est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, son Père; d'où il viendra juger les vivants et les morts.

BS : Si seulement Dieu avait pu nous donner un Fils infirme, pour que tout homme valide qui croit en Dieu L'adore pour ce qui fait sa différence avec nous-même. Rendez-vous compte que ça aurait pu changer le destin de votre Jésus ?

A : Comment ?

BS : Tiens, croyez-vous qu'ils auraient pu mettre sur la croix un infirme né sans bras ni sans jambe ? Essayez de le clouter !

A : Je n'y avais pas pensé...

BS : Vous savez, il y a une chose que j'ai réalisé en côtoyant mes petits infirmes, c'est que mes mérites d'avoir deux bras, deux jambes, deux yeux, deux oreilles, une tête étaient inférieurs aux leurs qui n'avaient qu'un bras, qu'une jambe, qu'un œil, qu'une oreille, pas de tête. Quel mérite a-t-on de marcher, d'attraper, de voir, d'entendre, de penser puisqu'on l'a reçu sans effort de la nature ? Il est plus facile à un invalide de passer par un trou d'aiguille qu'à un bien portant de ...

A : D'entrer dans le Royaume de Dieu, par exemple.

BS : Ouais, si ça vous fait plaisir. Moi je pensais : de monter sur un chameau.

A : Ca me rappelle une autre parabole...Mais, je suis assez d'accord avec vous. Beaucoup de premiers seront derniers et de derniers seront premiers.

BS : Alors là, mes boiteux ou mes aveugles ont toutes les chances d'être les premiers dans votre Paradis parce qu'ils arrivaient toujours bons derniers à la course quand le prêtre du Temple criait : « Distribution d'aumône, Distribution d'aumône! ». Celui-là, jamais pu lui faire comprendre d'appeler en premier les infirmes. « Et l'égalité devant l'aumône » me répondait à chaque fois ce crétin...

A : Tout homme qui s'élève sera abaissé, mais, celui qui s'abaisse sera élevé.

BS : Ca me laisse un drôle d'espoir pour mes culs-de-jatte et mes paralytiques, car ils ne cherchaient pas trop à se lever...

Mais, tout de même, il est si difficile de comprendre qu'il naisse toujours des infirmes, que des valides deviennent encore infirmes, que l'infirmité ne disparaisse toujours pas.

Vous qui savez beaucoup de choses, Monsieur l'Ange, parce que c'est vrai, vous êtes bien placé près du Bon Dieu pour savoir beaucoup de choses, plus que moi, pauvre Samaritain, me donnez-vous l'espoir que l'infirmité, un jour, disparaisse ?



Le Bon Samaritain
par Jacob Simonsz Pynas

A : Encore un peu de temps, et vous ne verrez plus d'infirmes; et puis encore un peu de temps, et vous verrez l'abomination d'un monde sans infirmes.

En vérité, en vérité, je vous le dis, le monde se réjouira et vous pleurerez et vous vous lamenterez ; vous serez dans la tristesse de voir le monde haïr l'infirmité, mais votre tristesse se changera en joie, car les infirmes seront au Ciel.

BS : Fichtre, vous parlez toujours comme ça ? C'est un peu psycho; qui peut le comprendre? Je préfère quand vous parlez en parabole...

A : Le monde aura toujours des pauvres ; vous aurez toujours les pauvres avec vous, mais les infirmes, vous ne les aurez pas toujours. C'est comme les scandales. Malheur au monde à cause des scandales, mais il est nécessaire qu'il en arrive toujours des scandales ; tandis que les infirmes, vous ne les aurez pas toujours.

Il viendra un temps où l'infirmité dira: « Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais vers Celui qui m'a aimée. Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai. »

BS : Où ira-t-elle, que nous ne la trouvions pas? Toutes les infirmités disparaîtront-elles du monde ? Que signifie cette parole: « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai »?

A : Viendra un jour où la main de l'homme, son génie, sa science, sa médecine, ses lois feront disparaître tous infirmes en voulant faire disparaître toutes infirmités. L'infirmité n'existera pas toujours dans le monde. Viendra un jour où il ne naîtra plus d'infirmes. Viendra un jour où les infirmes ne vieilliront plus. Viendra un jour où les infirmes n'enfanteront plus. Ce n'est pas comme les pauvres ou comme les scandaleux. Les pauvres, il y en aura toujours, car l'argent ne disparaîtra pas de ce monde. Les scandaleux, il y en aura toujours, car l'envie ne disparaîtra pas de ce monde. Le monde ne renoncera ni à l'argent ni à la chair. Mais l'infirmité n'existera pas toujours. Le monde haït l'infirmité. Le monde haït ce qui ne ressemble pas à un monde valide car l'orgueil d'être parfait ne disparaîtra pas de ce monde. Viendra un temps, pas si lointain, dans un peu de temps, où l'homme mettra tout son génie, toute sa science, toute sa médecine, toutes ses lois à faire disparaître l'infirmité. Voilà pourquoi je dis de l'infirmité qu'elle est encore avec les hommes pour un peu de temps, puis qu'elle s'en ira vers le Seul qui l'a aimée, Jésus. Jésus a tellement aimé l'Homme, qu'il a surtout aimé ceux qui étaient infirmes. Il a tant aimé l'Homme qu'il a surtout sauvé ceux des hommes qui étaient lépreux, paralytiques, qui avaient la main desséchée, qui souffraient d'hémorroïsses, qui étaient sourds bègues, aveugles-nés, hydropiques, malentendants...Il a tant aimé l'Homme que les infirmes seront avec Lui, au Ciel.

Heureux les pauvres en validité, car le royaume des cieux est à eux!
Heureux les affligés du corps ou de l'esprit, car ils seront consolés!

Voilà pourquoi je dis que dans un peu de temps les hommes chercheront des infirmes et ne les trouveront plus. Ils ne les trouveront plus dans ce monde. Et ils ne les trouveront pas dans l'autre non plus, car malheur aux hommes qui sont valides et n'ont mis leur validité qu'au service de faire disparaître l'infirmité car elle leur était insupportable. Là où ils seront, il n'y aura que pleurs et grincements de dents. Voilà pourquoi je dis que ces hommes ne trouveront plus les infirmes dans ce monde et qu'ils ne pourront venir où les infirmes seront, c'est à dire avec le Père.

(après quelques secondes de silence)

Allez, Monsieur le Bon Samaritain, assez discuté ; il est temps de vous préparer à votre jugement dernier.

BS : C'est que c'est la première fois que je passe au tribunal suprême...Vous ne voulez pas m'aider un peu...Soyez sympa, racontez-moi au moins comment ça se passera, pour que je révise un peu...

A : Quand le Fils de l'Homme viendra, escorté de tous les anges...

BS : Vous y serez ?



Le Bon Samaritain
Par G. Romanino

A : oui, bien sûr.

BS : Alors ça me rassure un peu. Ca me donne le trac. Continuez.

A : Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les gens les uns des autres. Il dira à ceux à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la création du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli; j'étais nu, et vous m'avez habillé; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi ; j'étais infirme et vous m'avez soigné » !

BS : Mais, je suis foutu, comment répondrai-je : « Seigneur, quand est-ce que je t'ai vu, moi qui ne t'ai même pas connu en Palestine... ? Tu avais donc faim, et je ne t'ai nourri ? Tu avais soif, et je ne t'ai donné à boire ? Tu étais un étranger, et je ne t'ai accueilli ? Tu étais à poil, et je ne t'ai habillé ? Tu étais malade, ou en prison... quand suis-je venu jusqu'à toi ? Et puis, c'est le comble de la malchance, sur 5000 infirmes dont je me suis occupé en Palestine, j'ai pas eu de bol, tu étais toi aussi infirme, et je l'ai pas su ; tu étais toi aussi infirme et je ne t'ai soigné ; tu étais toi aussi infirme et je t'ai dit qu'il y avait plus de places, qu'on était plein ?! » Mais quelle connerie j'ai faite, mais quel con je suis, mais c'est con, c'est trop con !...

A : ...Et le roi leur répondra : « Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits infirmes qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

(long silence, le Bon Samaritain est tombé à genoux)

(il lui donne une tape dans le dos et le fait se relever) Mais non, Monsieur le Bon Samaritain, vous n'avez pas gâché votre vie ; entendez et voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent. Vos péchés vous sont pardonnés parce que vous avez fait gagner la Vie éternelle à tous vos petits infirmes, regardez, ils sont là...

BS *(s'approchant du bord de la scène, ahuri d'apercevoir le public)* : C'est pas possible, ils sont tous là...que vous êtes nombreux...Mathieu, c'est bien toi mon Mathieu ! Qu'est-ce que je suis content que tu sois au Paradis, c'est chouette que tu sois au Paradis après tous tes malheurs...oh, ton moignon a disparu...et toi Raphaël, mon petit Raphaël, tes jambes ont poussé....C'est chouette d'avoir ses deux jambes, hein Raphaël ; et toi, Simon, tu vois, mais oui, tu vois à présent, t'as vu comme c'est chouette de voir...Philippe, t'as plus de canne !...Josué, où est passée ta civière ? T'as vu comme c'est marrant de courir comme un lapin ...Pas possible, c'est bien toi Emmanuel, qu'est-ce que t'as grandi, t'es devenu un bel homme maintenant...C'est

vous, mais oui c'est bien vous tous....Vous marchez, vous voyez, vous vous levez à présent...ah mes enfants, c'est le Paradis !...

L'ange s'éloigne doucement, par le fond de la pièce.

BS (*restant au bord de la scène et jetant des coups d'œil en arrière*) : Mais, l'Ange, partez pas...restez...et d'abord, comment vous appelez-vous ?...

A (*s'éloignant sans se retourner*) : Je m'appelle Jésus, Jésus de Nazareth.

Rideau



Le Bon Samaritain
Par **Jean** Restout